

Le
Château
de
Pirou



1966 - 2016

**50^{ème} anniversaire
du chantier de bénévoles**



*"C'est comme un appel qui vient du large
Et me ramène une bouffée de souvenirs
C'est comme un grand livre plein d'images
Que jamais je ne m'arrêterai de lire "*

Sommaire :

Prologue

- 1. Le site d'implantation sur la Côte des Hâvres : l'ennemi vient toujours de la mer ...**
- 2. Entre le naufrage de la Neustrie carolingienne et l'émergence de la Normandie ducale autour de l'An Mil : la motte castrale des premiers seigneurs.**
- 3. L'expansion normande des 11-12^{èmes} siècles : la fortune des Pirou, l'édification d'une "aula" et d'une enceinte de pierre.**
- 4. La féodalité française des 13-14^{èmes} siècles, des Pirou aux La Haye : donjon, barbicanes et lices.**
- 5. La Guerre de Cent Ans, des La Haye aux du Bois entre le milieu du 14^{ème} s. et le milieu du 15^{ème} s. : Français, Anglais, Bretons et Navarrais.**
- 6. La Guerre du Bien Public et la résurrection du Duché de Normandie (1464-1466).**
- 7. Le début des Temps Moderne et les Guerres de Religion (16^{ème} siècle) : le château Renaissance et la forteresse des Du Bois.**
- 8. Les Temps Modernes et l'avènement de la monarchie absolue, des Du Bois au Vassy (17^{ème} siècle) : la construction du Château-Vieux et la création du potager**
- 9. La fin des Temps Modernes et l'Epoque Contemporaine, des Vassy à l'Abbé Lelégard (18-20^{èmes} siècles : de l'avitissement du château à sa restauration.**
- 10. Généalogie des Seigneurs de Pirou**
- 11. Epilogue : et si on donnait un nom aux salles, portes et tours ?**
- 12. Glossaire**

PROLOGUE

Un petit aide-mémoire sur Pirou, avec les nouveautés qui sont apparues depuis notre chantier. Je n'ai pas consulté de documents et ai essentiellement fait appel à ma mémoire. A la demande de plusieurs d'entre vous, j'ai tenté de reclasser l'histoire du château dans les événements de la société, sauf pour les périodes modernes qui sont bien connues de tous. Le fond de plan est un ancien document qui contient quelques erreurs, mais ça ne change pas grand-chose à la compréhension du site. Les blasons ont presque tous été dessinés pour l'occasion, de même que les croquis d'architecture. La généalogie des Seigneurs et des propriétaires de Pirou est un document, à peine remanié, que j'avais établi il y a plus de 20 ans, grâce à l'aide précieuse et compétente de Rodolphe de Mons. J'avais aussi établi une liste des Capitaines du Château et un relevé des contentieux entre les Capitaines garde-côte, en poste au château et les Lieutenants de l'Amirauté aux 17-18^{èmes} siècles ..., mais tout ceci doit être rangé, bien au fond d'un carton sans étiquette ... A coup sûr, il y a ici ou là des erreurs que le lecteur, selon l'expression consacrée, corrigera de lui-même.

J'espère qu'à la lecture de ce papier, vous serez encore plus fiers de ce que nous avons fait à Pirou, et que vous conserverez ce petit cahier en souvenir de ce 50^{ème} anniversaire d'une merveilleuse aventure.

***Raconte mon vieux copain
Comment t'as usé tes mains
En trimant toute la journée
Dans la poussière du chantier***



Le château de Pirou – photo Patrimoine Normand

Juillet 1966 :
Les bénévoles de l'Abbaye de La Lucerne
investissent le château de Pirou.
L'histoire mouvementée d'un bijou de la
castellologie normande.

Jean-Christian POUTIERS - 2021

Le château de Pirou est en triste état après deux siècles de décrépitude. Racheté par l'Abbé Marcel LELÉGARD, restaurateur de l'Abbaye de La Lucerne, le château fait l'objet d'une (presque) complète restauration. De 1966 à 1974, un groupe de jeunes bénévoles s'est attelé à cette tâche, dans le vaste mouvement de sauvegarde de ce que l'on appelait à l'époque les "chefs-d'oeuvres en péril". Une étude, même sommaire, de ce monument trop longtemps voué au mépris et à l'abandon, permet de suivre toute l'évolution des châteaux-forts, depuis le début de l'époque féodale jusqu'à la révolution de la fortification bastionnée de la Renaissance. C'est aussi un vaste panorama de l'histoire de la Normandie occidentale à travers les lignées seigneuriales et les ingérences du pouvoir "central". L'étude des châteaux, la castellologie, ne se limite pas à la seule architecture militaire, c'est aussi une approche de l'histoire politique, de l'économie et des faits sociaux.

En 2016, les anciens bénévoles se sont retrouvés pour fêter le cinquantenaire de leur chantier. Si leur poil a quelque peu blanchi, ils ont toujours le même enthousiasme et leur coeur n'a pas pris une ride !

1. Le site d'implantation sur la Côte des Hâvres: l'ennemi vient toujours de la mer ...

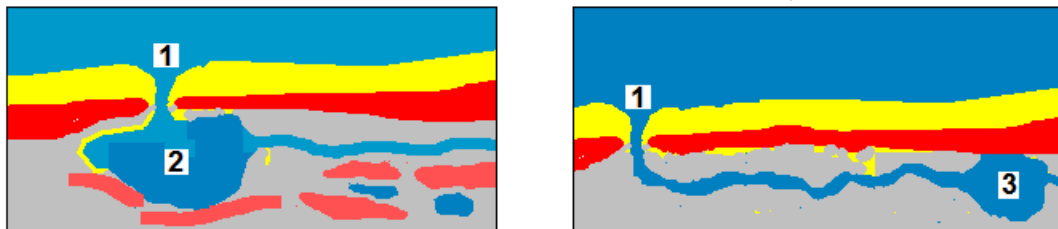
La côte ouest du Cotentin est essentiellement une côte basse et sablonneuse où émergent les crêtes rocheuses d'une ancienne falaise morte, vestige d'un niveau marin plus élevé de l'interglaciaire Riss-Würm. Les régressions marines de la dernière glaciation (le Würm) ont vu le niveau de la mer 150 m plus bas qu'aujourd'hui. Le réchauffement climatique, qui commence il y a une dizaine de milliers d'années, voit la mer monter inexorablement. Mais dans ces grands mouvements marins de régressions et de transgressions à l'échelle de la planète, il y a des oscillations dues au climat, mais aussi aux affaissements et soulèvements, à l'échelle locale, du socle géologique. Tout ceci se complique un peu avec l'érosion qui efface les reliefs, creuse le sol, et comble les dépressions en déposant ses alluvions. Ces diverses variations ont des effets importants, surtout sur les côtes basses. Dans le Golfe Normand-breton (la Baie du Mont-Saint-Michel) le niveau de la mer, assez bas durant l'Empire Romain, est remonté pendant le Haut Moyen Age, puis a baissé autour de l'An Mille pour remonter aux 12-14^{èmes} siècles, puis a de nouveau baissé jusqu'au 18^{ème} siècle ... mais pas de façon uniforme.

Bref, ça bouge continuellement et le paysage ne se façonne que pour se modifier, à la recherche d'un équilibre en constant déséquilibre.

C'est ainsi que notre côte s'est dotée d'un "cordon littoral", sorte de longue dune parallèle au rivage et séparant la terre ferme de l'estran, qui découvre à marée basse. Derrière ce cordon se trouvent les "mielles", zone plus ou moins humide traversée par les petits fleuves côtiers, les "rûs", souvent pas plus importants qu'un "pissous". Incapables de franchir le cordon littoral, les cours d'eau le longent, dans les mielles, en formant souvent des mares et marais. Puis ils s'engouffrent dans une brèche du cordon pour rejoindre la mer, suivant un parcours en baïonnette autrement dit "en chaussette".

Le hâvre, c'est-à-dire le port abrité (d'où l'anglais "*harbour*", le port), est un estuaire à demi comblé comme à Saint-Germain sur-Ay ou sur la Sienne, mais plus souvent une mare qui déborde, comme à Geffosses ou à Regnéville. Le port est parfois un peu en amont et pour l'atteindre il faut remonter le "rû" à marée haute. Ces abris naturels ont été volontiers occupés par l'homme qui y trouvait un abri discret contre la mer et les pirates. La prolifération de ces ports naturels a fait surnommer ce flanc du Cotentin "la côte des hâvres".

Dans la toponymie, le terme de *port*, souvent altéré en *pont*, désigne une *mare*, et une *mare* désigne souvent un *port* ... alors que ces lieux ont été asséchés et remblayés depuis parfois plusieurs centaines d'années. Mais depuis un siècle et demi, le terme de *hâvre* est réservé à un fleuve débouchant dans la mer par un large estuaire, et en principe envahi par la marée haute (hâvre de Lessay à l'estuaire de l'Ay, hâvre de Regnéville à l'estuaire de la Sienne).



Plans schématiques d'un hâvre à goulet donnant directement sur la mer (à gauche) et d'un rû à mare (à droite)

- | | |
|---|---|
| ■ cordon littoral interrompu par le goulet | ■ plage |
| ■ cordon littoral secondaire et dunes | ■ mielles et marais |
| 1 estuaire | 2 hâvre donnant sur la mer par un goulet |
| | 3 mare |



Plan schématique d'un hâvre à passe donnant sur la mer, avec un rû à mare

- | | |
|---|---|
| ■ cordon littoral interrompu par le goulet | ■ plage |
| ■ cordon littoral secondaire et dunes | ■ mielles et marais |
| 1 estuaire en passe | 2 hâvre |
| | 3 mare |

La côte de Pirou possède mare et rû, avec des modifications naturelles et des aménagements artificiels. L'estuaire du rû a changé d'emplacement au moins deux fois, et s'est aussi trouvé à proximité du château, un peu plus au sud.

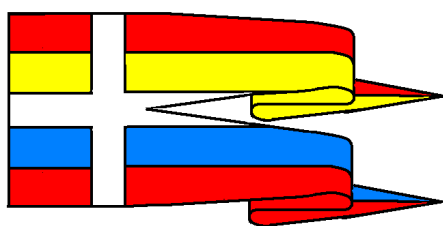
Le rû remonte assez loin, longé par une chaussée qui mène droit de l'ancienne mare de Pirou au château. La chaussée, bien qu'abandonnée, sert encore aujourd'hui, par endroit, de chemin muni de larges fossés. Le tracé de cette chaussée suit la crête d'un ancien cordon littoral bordé de part et d'autre de mielles et de petites mares marécageuses, le tout plus ou moins noyé par les pluies en hiver, et par les marées de vive eau. Dès qu'il est recouvert de quelques centimètres d'eau, on dit par ici que le marais "est en blanc".

A cet emplacement, le château a sous sa surveillance la mer jusqu'au large des rochers du Sac de Pirou (on y fait encore des pêches miraculeuses d'étrilles et d'araignées de mer). Mais il contrôle aussi, à portée de flèche, le rû qui pendant des siècles se transforme en bras de mer à marée haute. Celui qui tient le château de Pirou tient le rivage et la langue de terre coincée entre la lande et la mer : c'est à l'origine une seigneurie maritime et côtière.

Le choix du site est peut-être dû à un affleurement rocheux (le platier, très faillé, est souvent à moins de deux mètres sous la terre arable), ou une autre perturbation des mielles, avec l'émergence au dessus des hautes eaux de buttes basses facilement aménageables.

Il y a, tout au long de la côte du Cotentin, de nombreux châteaux dont près d'une vingtaine de mottes castrales (Florence DELACAMPAGNE, archéologue et épouse du regretté Jean-Pierre TIPHAIGNE, en a repéré un bon nombre).

Le "guet de la mer" était une nécessité vitale pour se protéger des ennemis et des pirates qui peuvent facilement surprendre et piller les villageois. Peu à peu, des droits spécifiques s'attachent aux seigneurs garde-côte, avec pour les paysans et pêcheurs des obligations de guet et de service armé. Ces servitudes sont compensées par la dispense de fournir des francs-archers ou des miliciens provinciaux. Après la Guerre de Cent Ans, les garde-côtes dépendent de plus en plus du pouvoir royal et deviennent une milice de fusiliers puis de canonniers. En cas d'alerte, les compagnies (une par paroisse) s'assemblent en des lieux déterminés à l'avance et indiqués par des sonneries de cloches. Bien des clochers des églises de la côte, y compris à Pirou, sont munis d'une petite galerie de guet, et certains, comme à Muneville-sur-Mer (entre Coutances et Granville), sont bâtis pour pouvoir observer la mer au dessus de la crête de la falaise morte. Un chemin (appelé à tort "chemin des douanier") suit la côte et relie des corps de garde (les "cabanes Vauban" qui n'ont rien à voir avec Vauban). Des batteries d'artillerie côtière, servies par les garde-côtes, sont installées aux endroits stratégiques.



**Bannière des Compagnies Garde-côte
1525**



**Drapeau des Compagnies Paroissiales Garde-côte
1765**

Ces soldats-paysans sont méprisés par l'état-major mais ont eu une belle conduite pour s'opposer aux débarquements anglais. Le 11 septembre 1758 à la bataille de Saint-Cast (Ille-et-Vilaine), les 7.500 fantassins, miliciens provinciaux et garde-côte bretons et bas-normands (9 bataillons d'infanterie, 4 bataillons provinciaux, 9 milices garde-côte, 300 grenadiers, 2 escadrons de dragons, 10 canons et 8 mortiers) battent une armée britannique régulière (34 bataillons d'infanterie, 5.000 soldats de marine, 5 escadrons de dragons, 400 canoniers et 60 canons) qui laisse sur le terrain 1.400 morts ou blessés et plus de 700 prisonniers et les 45.000 hommes du corps expéditionnaire du général Blight et de l'amiral Anson sont forcés de rembarquer. La flotte d'invasion de 188 navires (dont 57 vaisseaux de ligne et 19 frégates) est repartie avant même que les régiments de l'armée royale française, plus lents que les milices, soient arrivés sur place. A la demande des Anglais, qui connaissaient leur efficacité, les milices garde-côte disparaissent définitivement à la chute du Premier Empire, avec le Traité de Vienne (1815).

C'est de cette période garde-côte que datent les graffiti de la chapelle du château où étaient rassemblés les marins anglais et jersiais capturés. Sous l'Ancien Régime, Pirou et son château étaient le siège d'une Lieutenance puis d'une Capitainerie garde-côte.

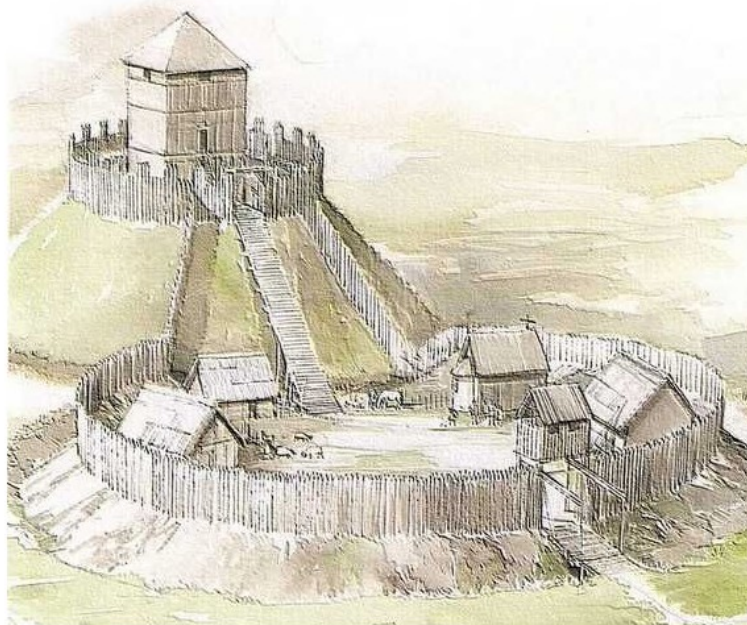
2. Entre le naufrage de la Neustrie carolingienne et l'émergence de la Normandie ducale autour de l'an mille : la motte castrale des premiers seigneurs :

La Neustrie carolingienne reçoit directement le choc des incursions puis l'installation des Vikings, alors qu'à peine plus au sud, descendant la vallée de la Loire, l'invasion des Magyars (hongrois) atteint l'Atlantique en ravageant le Maine, l'Anjou et le Poitou. Le tissu social se déchire, l'administration impériale des Comtes est réduite à sa plus simple expression, les évêchés restent parfois vacants de longues années, et la puissance des armées carolingiennes n'est plus qu'un souvenir. La création du Duché de Normandie, en 911, permet la lente émergence d'un nouvel ordre social basé sur le pouvoir local et l'engagement personnel des hommes envers l'un d'eux, le Seigneur, c'est à dire l'Ancien (latin *senior*), le Sage. Ce système encore embryonnaire, qui répond à la dissolution du pouvoir central, deviendra la féodalité : une hiérarchie sociétale fondée sur l'engagement d'homme à homme avec un échange d'obligations réciproques. La sécurité, la justice et la police sont assurées par le seigneur à qui l'on verse, en contrepartie, une redevance en nature ou en travail. De son côté, le seigneur s'inscrit dans la même démarche auprès de son suzerain, le seigneur du seigneur, qui lui concède la terre qu'il détient en échange d'un service militaire ou, plus rarement, d'une redevance. Le tout nouveau pouvoir royal capétien, usurpé aux héritiers du domaine impérial carolingien, aura fort à faire pour s'imposer, et mènera une longue lutte de reconquête du pouvoir. Reconquête qui n'est pas encore totalement achevée lorsqu'éclate la Révolution, presque un millénaire après l'effondrement de l'Empire Carolingien ... ce vaste empire européen qui allait de l'océan aux Empires Byzantin et Bulgare et avait refoulé l'invasion musulmane des Maures jusqu'aux Pyrénées.

Aux 10^{ème} et 11^{ème} siècles, alors que s'installe la féodalité, le seigneur réside dans une demeure fortifiée, le château (*castrum, castellum*) de terre et de bois. Les seigneuries sont éparpillées sur un territoire déstructuré, et sont souvent de très petite taille, avec un bien modeste château : un fossé, et une palissade sur une butte de terre. C'est la motte castrale. La France Occidentale se hérissé de mottes castrales, mais les plus faibles, matériellement ou moralement, n'ont qu'une existence éphémère : si on laisse voir des signes de faiblesse, le proche voisin peut se révéler un prédateur implacable, même si l'on a avec lui des liens d'amitié ou de parenté. Le serment féodo-vassalique et l'apparition d'un code d'honneur vont limiter cette concurrence assez sauvage des premiers temps. En effet, si l'on s'attaque à l'homme d'un plus puissant personnage, on s'expose à des représailles, et ce d'autant plus si l'on a manqué à la parole donnée.

Le pouvoir encore balbutiant du Duc s'appuie sur les seigneurs les plus puissants ou les plus dynamiques et, avec leur aide, il limite puis interdit la construction des mottes castrales, et se réserve le droit de donner l'autorisation d'en édifier : c'est la cause des premières guerres féodales.

La motte castrale est une fortification très efficace dans le contexte de l'époque. Un large fossé est creusé, suivant un plan circulaire ou ovoïde, la terre étant rejetée vers l'intérieur pour constituer la motte. Une palissade de gros pieux (les arbres ne manquaient pas) enserre la motte, maintient la terre et formant l'enceinte fortifiée.



La motte castrale, d'après Architecture Romane en Belgique, Bruxelles 2000 p.173

Une grosse tour de bois, le donjon, est à la fois l'habitation du seigneur et le point fort de la défense. Le plus souvent, le donjon comporte trois étages. Le premier niveau, totalement aveugle et à demi enterré, abrite les réserves, et on y accède par une trappe ouverte dans le plancher du deuxième niveau. Ce deuxième niveau est la salle commune, avec le foyer de cuisine et la grande table. On y accède par une passerelle ou une échelle : il n'y a jamais d'accès direct et au même niveau entre l'extérieur et le donjon. C'est à cet étage que logent les serviteurs et les guerriers.

Une échelle intérieure conduit à l'étage supérieur où habitent le seigneur, sa famille et ses proches, avec tout au plus un cloisonnement de tentures. Sur le toit-terrasse, en planches ou en rondins, un guetteur assure jour et nuit la sécurité de cette petite communauté. Le mobilier se compose de bancs et de coffres, auxquels il faut ajouter un ou deux lits à l'étage noble. Le chauffage est donné par le foyer de cuisine pendant la préparation des repas et, tout au plus, un brasero. Quelques bougies de suif et lampes à huile assurent un éclairage utilisé avec parcimonie. Il n'y a pas de fenêtre, seulement d'étroites embrasures de tir. La vie est rude, même pour la classe dominante. Rien de superflu, et le seul luxe est dans la qualité des indispensables fourrures.

En fonction de la richesse et du pouvoir du seigneur, la motte castrale peut être accompagnée, de constructions secondaires, notamment des bâtiments agricoles, une chapelle et des logements, et il arrive que le château se transforme, peu à peu, en hameau, et même parfois en bourg castral. A côté de la motte on établit un deuxième fossé, le plus souvent en croissant de lune, délimitant une surface fortifiée. Cette "cour", qui deviendra la "haute-cour", permet d'y édifier des bâtiments qui sont ainsi à l'abri d'une attaque soudaine. Certains châteaux comportent plusieurs cours, souvent hiérarchisées (haute cour, basse cour). En principe, l'assaillant doit franchir tous les fossés et s'emparer de toutes les cours avant d'atteindre le donjon. De plus, le cheminement suivi par l'ennemi expose son flanc droit, le moins protégé par le bouclier, aux traits de la défense.

A Pirou, l'emplacement du donjon est assez facile à retrouver. Il devrait se situer à l'extrémité de l'îlot central, face au débouché de la longue chaussée qui le relie au port (Pirou-Pont). Un fossé séparait cette zone, la motte, du reste de l'îlot, comme l'attestent les carottages que j'y ai effectués en 1992. Le reste de l'îlot formait donc une très classique cour au plan en croissant. Mais, en l'absence de fouilles archéologiques, nous ignorons tout des structures de cette haute-cour primitive ... comme d'ailleurs de la motte et de son donjon. La basse-cour, ou ses prémices, a peut-être existé dès cette époque, mais pas suivant le plan quadrangulaire qu'elle a aujourd'hui.

Les mielles marécageuses qui entouraient le château devaient sans doute comporter plusieurs petits îlots à peu près secs au moment des hautes eaux. C'est vraisemblablement sur ces îlots que passait le chemin d'accès, avec des ponceaux franchissant les zones les plus humides. Tout autour du château, des pieux battus barraient les chenaux navigables pour interdire le passage de barques, même petites et à fond plat. Ces poteaux servaient aussi à tendre des filets ou attacher des nasses.



A l'aube du 11^{ème} siècle, le château de Pirou au milieu des milles en eau à marée haute : la motte et son donjon de bois, la haute-cour et ses palissades, le chemin et ses ponceaux. A gauche entre le château et le cordon littoral, le chenal du rû entre la mer et le port. En haut à gauche le début de la "chaussée" non encore aménagée.

Les bâtisseurs utilisent la terre pour les terrassements, les fortifications basses et les sols, ainsi que le hourdis des bâtiments secondaires. Les constructions sont en charpente de bois, avec de solides poteaux aux angles soutenant toute une ossature de bois. Ces gros poteaux font souvent plus de 75 cm de diamètre, enfoncés dans le sol à près d'un mètre et calés avec de grosses pierres. Les murs sont en "bois longs", c'est-à-dire de longs poteaux fichés verticalement dans le sol et qui font la hauteur des murs.

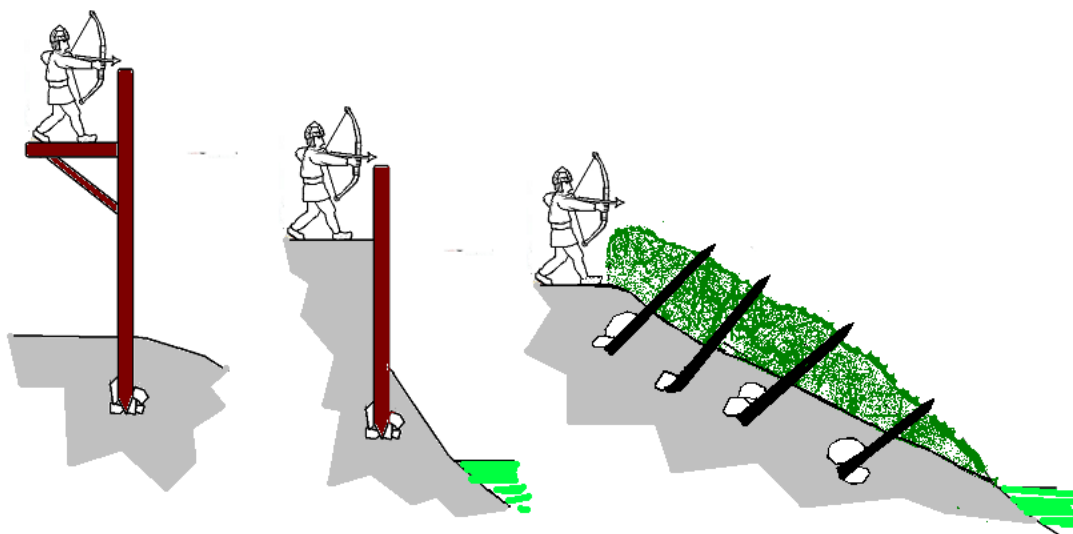
Des traverses de bois, chevillées ou assemblées aux poteaux, assurent la cohérence de l'ensemble. On remplit ensuite les intervalles entre poteaux et traverses, le hourdis ou hourdage, avec un clayonnage de bois (ronce ou lattes de châtaignier fendu) ou de gros roseaux. Ce clayonnage est recouvert de terre, souvent mêlée de paille. Il existe aussi, surtout dans les zones marécageuses, des murs très épais entièrement faits de terre mêlée de graviers, la "mâsse". Pour l'isolation et les enduits décoratifs, on utilise beaucoup sur les murs, à l'intérieur comme à l'extérieur, la bouse de vache mélangée de paille hachée. Les toitures sont en paille, chaume ou roseau, et sont très débordantes pour protéger les murs du ruissellement.

Les palissades de bois, les "pâlis", peuvent être découpées en merlons et créneaux, système attesté par les fouilles archéologiques dans les tourbières du Danemark dès le 10^{ème} siècle, et en usage dans les habitats fortifiés lacustres de Mazovie (Pologne) de l'Age du Bronze au début du 15^{ème} siècle.



Fortifications (restaurées) de Biskupin en Pologne.

Un autre système de fortification, le plessis, était fort courant, ancêtre direct des modernes réseaux de fil de fer barbelé. Il s'agit tout simplement d'un glacis (terrassement en pente douce vers l'assaillant) couvert de broussaille. Les arbustes sont plantés serrés et leurs branches entrelacées. Des pieux pointus maintiennent la cohérence et matérialisent la ligne de tir rasante des archers de la défense. Cette haie vive, basse et épaisse, est constamment taillée afin de présenter une masse infranchissable aux assaillants, qu'ils soient à pied ou à cheval. De plus, ces fourrés ne laissent pas passer les flèches et javelots. Toujours verts à la belle saison, les plessis sont peu sensibles au feu. Des portes et, de place en place, des tourelles de bois, peuvent compléter l'ensemble. Des fossés, secs ou en eau, peuvent aussi entourer cette fortification. Bien des villages et hameaux étaient dotés de cette fortification aussi rustique qu'efficace et peu onéreuse. Malgré le remembrement du 20^{ème} siècle, l'ancien village déserté de La Butte-ès-Gros, entre Avranches et Sartilly, présente encore des vestiges importants de terrassements de plessis, bien visibles depuis la route.



Palissade

Palissade talutée

Plessis

A Pirou, si la motte et sans doute la haute-cour étaient palissées, les dépendances des îlots secondaires devaient être protégées par des plessis.

Dans la Coutume de Normandie, la limite de propriété est à celui qui possède le fossé : le mur de clôture appartient à celui qui est du côté où s'écoule la pluie qui tombe sur le couronnement du mur ... d'où un fruit très prononcé au sommet du mur qui fait ainsi preuve de propriété. L'importance du fossé comme limite de la motte se retrouve en anglais avec un savoureux "*moat*" qui signifie "fossé" !

3. L'expansion normande des 11-12^{èmes} siècles : la fortune des Pirou, l'édification d'une "*aula*" et d'une enceinte de pierre

La Normandie est en pleine expansion démographique, politique et économique. Les Normands s'emparent de l'Angleterre (1066) et unifient ce royaume mi-germanique (Saxons) mi-scandinave (Danois). C'est aussi l'époque de la conquête, par les Normands du Cotentin et leurs proches cousins, de l'Italie du sud et de la Sicile (prise de Palerme en 1072). Suivent les expéditions sur la Grèce Byzantine : en une douzaine d'années les Iles Ioniennes (Corfou), l'Albanie et la côte de l'Épire, Corinthe, Athènes et Thessalonique tombent entre les mains des Normands de Sicile. La marche sur Constantinople n'échoue qu'à cause d'une révolte des Barons normands dans les Pouilles. Une querelle avec la papauté ? Nos cousins d'Italie du sud marchent sur Rome, s'emparent de la Ville Eternelle et retiennent le Pape prisonnier.



Navire viking sur la tapisserie de Bayeux - image vikidia.org

La Première Croisade comprend deux contingents de Normands (Duché-royaume anglo-normand et royaume siculo-italien) qui créent la Principauté d'Antioche (1098) et le Duché d'Édesse (au sud et à l'est de la Turquie) avec Édesse comme capitale politique et Mossoul et ses mousselines comme capitale économique). Avec la présence normande dans la Reconquista ibérique (prise de Lisbonne et fondation du Portugal), c'est l'expansion maximum des Normands, même si deux siècles et demi plus tard d'autres Normands de Normandie créent le Royaume des Canaries dans l'Océan Atlantique.

Mais à l'aube du 13^{ème} siècle les lignées seigneuriales se dispersent et s'épuisent, et une crise économique et politique ravage l'Europe, ce qui permet à d'autres acteurs de s'affirmer : Philippe-Auguste s'empare de la Normandie en 1204-1205 et l'annexe au Royaume de France... et le Duc-Roi Jean, perdant son Duché de Normandie, devient "sans terre". Cette fin du Duché souverain est appelée la "Réduction de la Normandie".

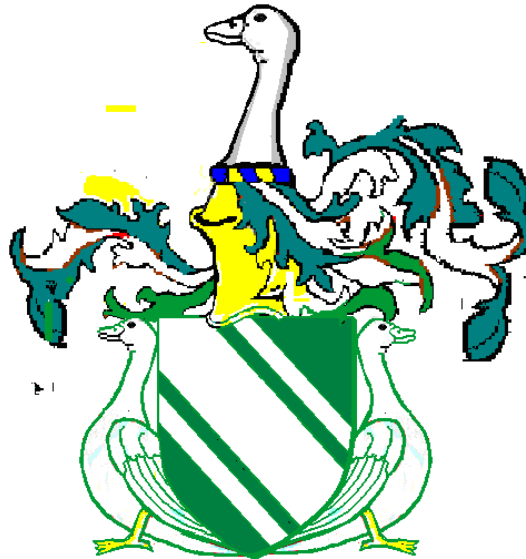
Pendant toute cette période, les Normands mettent en place des principes nouveaux d'exercice du pouvoir, avec une structure sociale forte et inédite (il n'y a pas de servage et tous les Normands sont des hommes libres), ce qui a des conséquences considérables en Europe occidentale. Les échanges avec les cousins d'Italie et d'Orient renouvellent le système commercial (création des foires franches). La circulation des idées est intense et touche tous les domaines y compris la théologie (chez nous, c'est l'hérésie bérengarienne). La science militaire évolue grâce au progrès technologique : meilleure qualité des épées, systématisation de la cotte de mailles. Et les étriers permettent l'émergence d'une cavalerie lourde, la chevalerie, qui devient une caste imprimant sa marque à la société pendant des siècles. L'architecture se régénère, avec de gigantesques églises, un essor monastique et une modernisation des constructions militaires.

La motte castrale est toujours le château par excellence, et le Duché se couvre d'un réseau dense de châteaux de terre et de bois qui accompagnent le défrichement de la grande forêt boréale : des paroisses se divisent, d'autres se créent pour accueillir un fort accroissement de la population. Dans les châteaux, la basse-cour se diversifie et devient parfois un bourg castral. Les donjons de pierre remplacent les donjons de bois et les châteaux s'encourtent d'enceintes maçonnées. L'influence orientale est visible dans les innovations des éléments de défense, ce qui crée une architecture originale ... qui sera à son tour importée en Orient au 13^{ème} siècle (les Croisés s'emparent de Constantinople en 1204 et s'installent durablement dans les débris de l'Empire Byzantin).

Outre le donjon, la chapelle et les bâtiments agricoles, le château se dote d'une grande salle servant de lieu de justice tout autant que de salle d'assemblée. Cette nouvelle salle, *aula*, devient le symbole de l'autorité seigneuriale. A Pirou, elle atteste de l'importance de cette seigneurie qui prospère grâce à son isolement relatif qui la met à l'abri des incursions hostiles. Son territoire s'accroît avec la disparition d'au moins deux mottes castrales –et donc d'éphémères seigneuries concurrentes- qui ont été repérées en prospection aérienne au sud et sud-est du château.

L'enrichissement est dû également à la paix qui règne généralement dans le Duché, ainsi qu'à l'apport, en marchandises et numéraire, des colonies normandes d'outre-Manche, d'Italie et d'Orient.

L'héraldique apparaît entre la fin du 11^{ème} siècle et le début du 12^{ème} siècle puis se répand très rapidement à toutes les couches sociales.



Armes des Pirou de Pirou.



Armes des cadets et branches cadettes des Pirou.

Les Pirou portent de sinople (vert) à la bande d'argent côtoyée de deux cotices de même. Les cadets chargent les armes familiales d'un lambel de gueules (rouge). Les autres branches de la famille, qui essaient dans les environs grâce à de fructueux mariages, chargent les armes de Pirou d'un animal, comme le lion léopardé des Pirou de Montpinchon, ou changent la couleur des pièces (par exemple des cotices d'or au lieu d'argent).

Jusqu'au début du 12^{ème} siècle, les Pirou sont Seigneurs-patrons et décimateurs de la paroisse de Pirou, c'est-à-dire qu'ils nomment le curé (droit de patronage) et perçoivent la dîme, en principe le 1/10^{ème} des récoltes ... taxe usurpée par des laïcs alors qu'elle est théoriquement destinée à l'Eglise. En 1111, Guillaume de Pirou, Seigneur de Pirou et son frère Richard de Pirou donnent l'église de Pirou à l'abbaye bénédictine de la Sainte-Trinité de Lessay, avec ses dépendances, son patronage, sa dîme et tous ses autres revenus. En 1116, Raoul, Godefroy, Eoger et Etienne de Pirou, les quatre fils de Richard, devenu Seigneur de Pirou, fondent un prieuré-cure à Pirou, le dotent de terres et de rentes, et en font don à l'abbaye de Lessay. Le prieuré-cure est destiné à loger et entretenir 2 à 4 moines de l'abbaye, et le Prieur, nommé par l'Abbé, est tout à la fois le supérieur de cette petite communauté et le curé de la paroisse. La richesse de la famille s'accroît, comme l'attestent dons et fondations en faveur de l'abbaye de Lessay, et lui permet des travaux considérables sur le château.

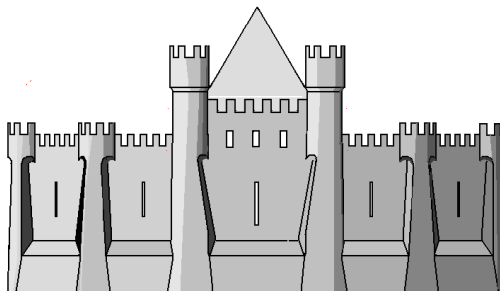
Les Pirou sont également puissants et se rapprochent du pouvoir ducal : en 1149, Guillaume de Pirou, Chevalier et Seigneur de Pirou, est Chancelier de Normandie.



Sceau de Robert de Pirou

Au 13^{ème} siècle, Roger de Pirou, seigneur de Pirou et chevalier, fait graver sur son sceau un écu aux armes familiales surmontées d'un casque cimé d'une tête d'oie ou de canard au long cou. Et deux dragonnets se trouvent de part et d'autre de l'écu ... mais je n'ai pas pu m'empêcher de les remplacer par deux oies supportant l'écu.

A l'origine, il ne devait pas s'agir d'oies à Pirou, mais de canards. En effet, dans notre vieux parler, canard se dit "*piron*" et au Moyen Âge on était très friand de ce genre de calembour onomastique. L'héraldique en est pleine : c'est ce qu'on appelle les "armes parlantes".

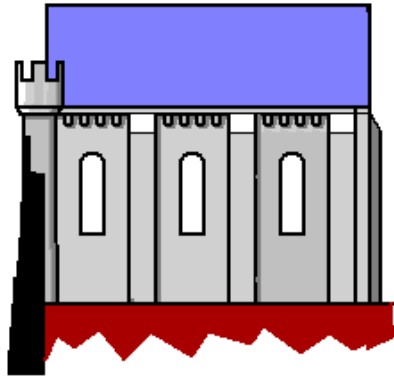


Le pignon de la grande "Aula" : état actuel et restitution théorique

La partie la plus ancienne du château qui nous soit parvenue, est la courtine entre la tourelle de guet et l'arase d'une tourelle jumelle (à gauche quand on regarde le château). Entre ces deux tours se trouvait une façade en pignon dont la partie haute devait être en colombage. Cette disposition se retrouve dans plusieurs châteaux de cette période, comme le château des Comtes de Flandre à Gand, la Salle de l'Echiquier du château de Caen, ou la salle à colonnes, un peu plus tardive, découverte en fouille dans la cour du château de Regnéville. Ces hautes constructions abritaient une grande salle, "*aula*" en latin ... ce qui a donné le mot anglais "*hall*" qui désigne aussi le château lui-même. On voit nettement, sur la tour de guet, les traces de l'étage supérieur (porte palière) et de la sablière, ce qui permet de reconstituer le tracé de cette façade. Le rez-de-chaussée est constitué d'une arcade au parement extérieur percé par une grande archère, disposition là aussi fort classique, notamment dans les provinces septentrionales du Saint-Empire Romain Germanique (Allemagne et pays circumvoisins).

La longueur du bâtiment est inconnue, mais devrait être d'au moins deux fois sa largeur, et guère plus de trois fois compte-tenu de l'exiguïté de la haute-cour.

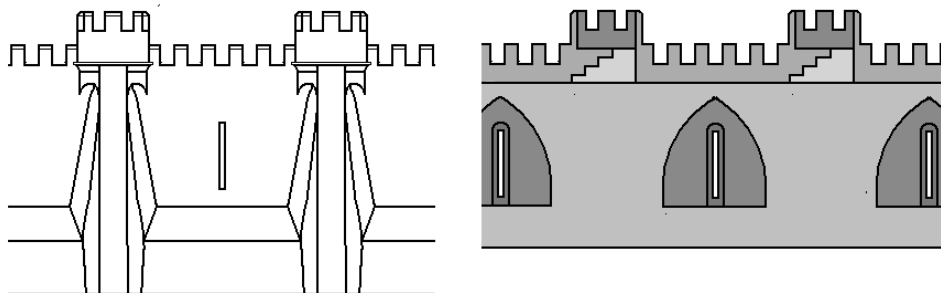
Entre les deux tourelles, l'épaisseur de la façade sur douve de la grande "aula" est la plus importante de tout le château, et les fondations des gouttereaux et du deuxième pignon devraient avoir laissé des traces facilement repérables à faible profondeur sous le sol de la haute-cour.



Essai de restitution du gouttereau nord de la grande "Aula" de Pirou

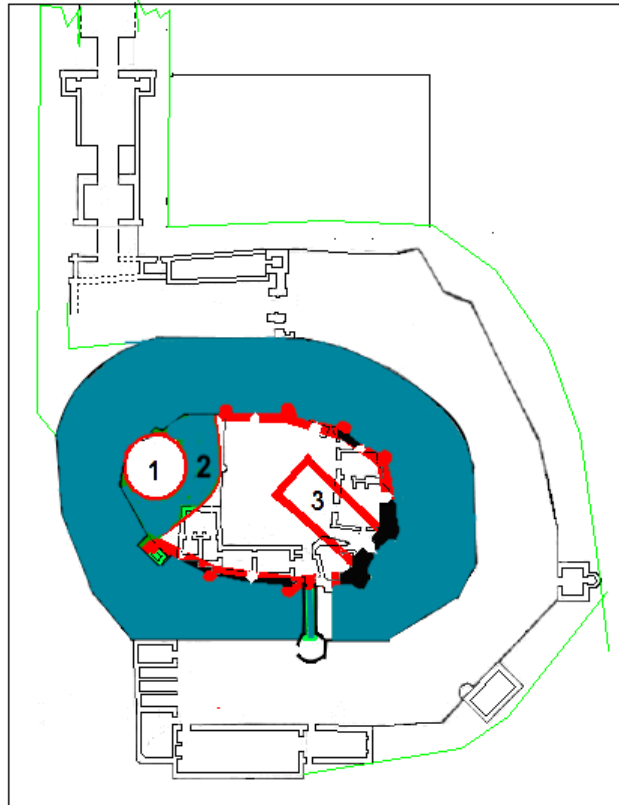
En l'absence de fouilles archéologiques, on n'a que fort peu de renseignements sur l'enceinte, et rien sur les autres bâtiments du château. Mais on peut avancer une hypothèse séduisante : l'enceinte pourrait être une courtine (pas un rempart !!!) de maçonnerie faite de larges arcades armées d'une grande archère et dupliquant celle qui subsiste entre les deux tourelles. Les retombées des arcades formant contrefort, la muraille est ainsi plus légère et solidement épaulée. Cette technique, connue depuis l'Antiquité et restée en usage en Orient, a été élaborée pour répondre aux effondrements fréquents des murs en ligne continue, trop massifs et sans contreforts internes (par exemple des redans à intervalles plus ou moins réguliers).

Les contreforts, saillants sur le front, sont surmontés d'une tourelle basse, qui ne dépasse guère le niveau du chemin de ronde et qui est réunie à la courtine par une trompe ou un arc. L'arc permet d'y installer un mâchicoulis semblable à ceux qui équipent la tourelle de guet et sa jumelle.



**Restitution de la courtine du 12^{ème} siècle (élévation).
Façade sur douve (à gauche) et façade sur cour (à droite).**

Enfin, à Pirou, la base de la courtine présente un fort empattement qui forme semelle et remonte en large fruit au dessus du niveau des douves. Cet empattement, qui ceinture tout l'îlot, contre-butte la pression qui s'exerce à la base des murs, et soutient la terrasse sur laquelle est érigé le château.



Le Château de Pirou au 12^{ème} siècle.

Seul l'îlot central est restitué. Le tracé de sa douve est moderne.

La deuxième douve et les fossés de la chaussée existent mais ne sont pas figurés.

La porterie de la grande barbacane est peut-être aussi de la même époque.

L'Aula a les mêmes dimensions que la moderne Salle des Plaids.

■ vestiges subsistants ■ restitution hypothétique

1 emplacement du donjon (ancienne motte)

2 emplacement du fossé du donjon

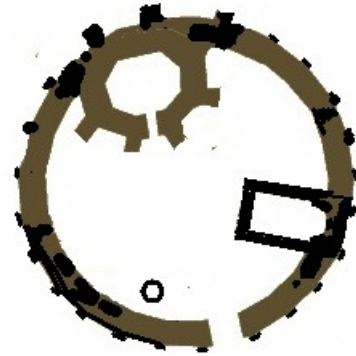
3 emplacement de l'aula

Pour soutenir l'arraché de la courtine au droit de la façade du Château-Vieux (salle des coquillages), l'abbé Lelegard a fait édifier une arcade abritant une archère, réplique de celle de la grande "aula" et sans doute assez semblable à celles qui devaient former l'enceinte du château, mais malheureusement décalée par rapport à l'emplacement probable. Il est regrettable que les restaurations suivantes n'aient pas suivi ce modèle : l'authenticité en aurait été meilleure, le poids de la maçonnerie moins lourd (il y a eu des effondrements de la courtine reconstruite). Sans parler d'une importante économie de pierre, de mortier et de main d'œuvre.



Château des Comtes de Flandre à Gand.

Si l'on ignore tout des autres bâtiments de cette période et de leur emplacement, il semble avéré que le gouttereau nord de l'"*aula*" donnait sur le vide et qu'il n'y avait pas de bâtiment accolé en cet endroit : une petite archère pratiquée dans la tourelle de guet (à hauteur du chemin de ronde) donne dans l'étage supérieur du Château-Vieux, ce qui prouve l'absence de bâtiment antérieur à la construction du Château-Vieux.



Le donjon et la haute-cour du château de Gisors.
Bâti en 1123 par Henri I^{er} Beauclerc Duc de Normandie et Roi d'Angleterre pour remplacer un donjon de bois élevé en 1098 par le Comte de Bellême.
Le Templier Roger de Pirou est gardien de ce château de 1158 à 1160.
Le couronnement des murs a disparu et la haute tourelle est plus récente.

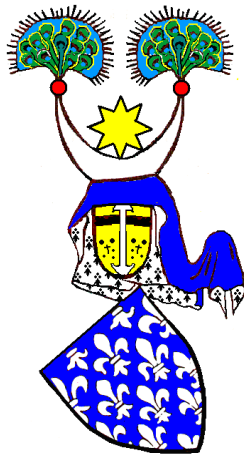
4. La féodalité française des 13-14^{èmes} siècles, des Pirou aux La Haye : donjon, barbicanes et lices

Le 13^{ème} siècle est celui de trois grands rois de France : Philippe II Auguste (1180-1223), Louis IX le Saint (1226-1270) et Philippe IV le Bel (1285-1314). Philippe-Auguste, après une longue lutte contre Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, s'empare de la Normandie (campagne de 1202-1204) et de nombre de possessions des souverains anglo-normands. Saint Louis conclut la paix, complète la réorganisation de notre province en mettant en place une administration royale qui réforme la justice, (qui échappe pour une bonne part aux seigneurs féodaux), réorganise la fiscalité, crée la première monnaie d'or du Moyen Âge occidental (agnel d'or ou mouton d'or), et modernise les forces militaires.

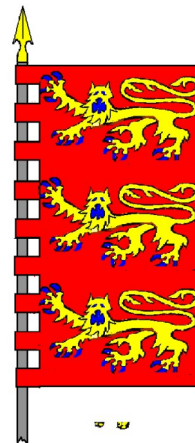


Agnel d'or de Philippe le Bel – photo Classical Numismatic Group

L'unité tactique de base est la "lance" composée d'un chevalier accompagné de un à trois sergents à cheval et de plusieurs fantassins (vougiers, coutilliers, piquiers, archers), d'un écuyers et d'un serviteur. Outre les chevaux des sergents et un ou deux chevaux de bât, la lance comprend les chevaux du chevalier (ambleur, destrier, palefroi) spécialisés dans le déplacement, la charge à la lance ou le combat à l'épée. La lance peut combattre en tant que telle, séparément ou à plusieurs lances regroupées en compagnies. Mais l'ordre de bataille peut aussi séparer cavaliers et fantassins en fonction des besoins : cavalerie lourde des chevaliers, cavalerie plus légère des sergents, et infanterie spécialisée en hommes de trait (archers et arbalétriers), et fantassins d'arme de poing ou d'hast. Certains sergents sont des archers à cheval, spécialité fort prisée pour sa mobilité et la possibilité de tirer à courte distance puis de s'esquiver.



Armes de Philippe-Auguste :
de France ancien sommé d'un heaume de face
aux lambrequins bleus doublés d'hermine,
sommé d'un croissant d'argent à deux éventails
de plumes de paon, et supportant un soleil d'or.



**Bannière de Richard Cœur de Lion
et de Jean Sans Terre :**
rouge à trois léopards l'un sur l'autre d'or
armés et lampassés de bleu

La Manche est tenue par les Français, et les Anglais doivent contourner la Bretagne pour rejoindre par l'Atlantique leurs possessions de Guyenne, du Poitou, de l'Anjou, du Berry et de l'Auvergne. Cette situation nouvelle est solidement établie grâce à l'institution de l'Amiral de France (dont les prérogatives ne dépassent guère les côtes normandes) et le *Clos des Galées* (galères) de Rouen, premier grand arsenal maritime. Nombre de châteaux côtiers sont modernisés et de nouveaux châteaux sont édifiés pour compléter la défense des côtes normandes. Pirou n'échappe pas à la règle et ses fortifications s'accroissent sensiblement, dessinant le plan que nous connaissons aujourd'hui.

Le 13^{ème} siècle est aussi le siècle de l'épanouissement des cités, avec un déplacement de la vie économique et artisanale, et culturelle (les universités). Les cités sont aussi des forteresses dont peut dépendre le sort d'une campagne militaire, voire d'une guerre. Quant au monde rural, il progresse techniquement, grâce aux progrès de la métallurgie (charrue à deux socs, outillage plus différencié, premières pelles de fer, etc.). Les grands défrichements du 12^{ème} siècle commencent à porter leurs fruits. Quant aux monastères, qui avaient amplement participé au défrichement, ils essaient et sont des acteurs incontournables de la société.

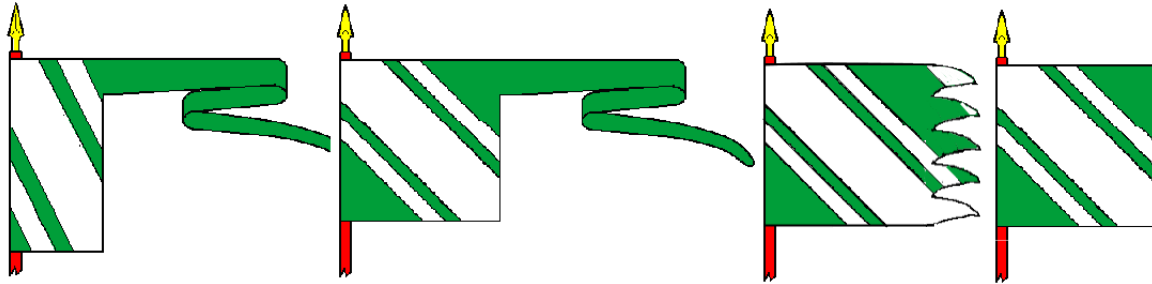


Les chevaliers entre 1100 et 1450

Mais le 13^{ème} siècle est surtout l'âge d'or de la féodalité et de la chevalerie. Les chevaliers, dont le nom latin est "*miles*" soldat, sont des guerriers dont le recrutement n'a, dans ses origines deux siècles plus tôt, aucune connotation sociale. Mais le choix se porte prioritairement, peu à peu, sur les fils des seigneurs. La durée de l'instruction et de l'entraînement, tout autant que le coût du cheval et de l'armement, font que la chevalerie tend à se confondre avec la noblesse, mais garde une forte spécificité. Tous les seigneurs, y compris les grands seigneurs, ne sont pas chevaliers, loin s'en faut, mais devenir chevalier est une forme d'acquisition de la noblesse. Sous l'influence de l'Eglise, qui tente de lutter contre la violence, en limitant les périodes de conflit ou en interdisant l'usage d'armes déloyales comme l'arbalète, le chevalier suit un code d'honneur qui en fait un défenseur du droit et des faibles. Protecteur des arts et des artistes, il dépense sans compter car il n'a aucun respect pour l'argent et ne s'attache pas aux biens matériels... mais parvenu au seuil de l'âge mûr, il recherche une alliance matrimoniale avec une femme située plus haut que lui dans l'échelle sociale.

Le chevalier loue ses services à un seigneur auquel il engage sa foi en lui prêtant hommage. Il coûte très cher, mais le tout petit seigneur qui ne possède guère que sa motte, le seigneur mottoyer, n'a pas les moyens d'avoir un chevalier et est destiné à disparaître. Désormais, en Normandie, le fief est mesuré par rapport à ce que coûte un chevalier. En principe, le plus petit fief est le "fief de haubert" qui permet d'armer et entretenir un chevalier et son cheval (le haubert est la cotte de maille, de plus en plus recouverte par une cuirasse plus ou moins complète). Mais avec le partage des héritages, on voit apparaître des fiefs de demi-haubert, de quart de haubert, et moins encore, ce qui dénote un appauvrissement de la noblesse par rapport à la haute noblesse ... et le fief de haubert, ou fief plein, devient un domaine beaucoup plus rare et signe de richesse et puissance. Pirou est un fief de haubert et le restera, en principe, jusqu'à la révolution.

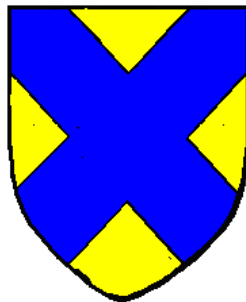
A sa lance, le chevalier porte un pennon « étroit, puis carré, muni d'une longue bande de tissu flottant. Lorsque le chevalier est suffisamment puissant pour conduire au combat plusieurs chevaliers, il coupe la banderole de son pennon pour avoir une bannière sous laquelle se rallie ses hommes : il est alors un chevalier banneret. Ce titre est porté par Robert de Pirou au milieu du 13^{ème} siècle, dans les pourparlers entre Louis IX de France (Saint-Louis) et Henry III d'Angleterre pour mettre fin aux conflits qui duraient depuis la conquête de la Normandie par Philippe-Auguste en 1204.



Pennons de Pirou

Bannières de Pirou

La branche aînée des Pirou s'éteint à la mort de Luce, Dame de Pirou, qui avait épousé en 1319 Robert de La Haye, seigneur de Néhou.
Les La Haye de La Haye-du-Puits portent d'or au sautoir d'azur.



Armes des La Haye

Les La Haye, devenus seigneurs de Pirou alors qu'une longue crise économique et financière ébranle le royaume, vont ensuite subir de plein fouet les heures difficiles qui marquent la seconde moitié du 14^{ème} siècle avec ce que l'on appelle "*les Grandes Mortalités*". La Peste Noire, amenée de Crimée par les Génois, ravage pratiquement toute l'Europe en plusieurs vagues meurtrières. Il s'ensuit une crise morale et sociale qui affecte profondément les valeurs de la civilisation médiévale. Comme toutes les couches de la société sont touchées, un brassage social se produit pour compenser intuitivement les pertes humaines. Les terres changent de mains rapidement, des lignages disparaissent, des structures naguère puissantes s'effondrent. L'idéal chevaleresque s'effrite et la caste équestre doit affronter la concurrence de nouveaux hommes de guerre.

La seconde moitié du 14^{ème} siècle est aussi celui de la deuxième Grande Mortalité, la Guerre de Cent Ans. On fait de plus en plus appel à des soldats de métier mais comme ils ne sont payés que durant une campagne ou une expédition, ces bandes de routiers se paient sur le pays durant les trêves. Pillages, incendies, meurtres et viols, destruction des récoltes : les périodes de paix sont loin d'être paisibles !

Le Roi, les seigneurs et leurs chevaliers sont impuissants à maintenir l'ordre. Les routiers sont regroupés en compagnies, et les plus importantes, connues sous le nom de Grandes Compagnies, tiennent des parties importantes du royaume. Le plus célèbre exploit de Bertrand du Guesclin, Connétable de France, est d'avoir réussi à débarrasser le royaume des terribles mercenaires catalans, les Almougavares, en les emmenant en Espagne contre le Roi de Castille.

La crise morale et sociale provoquée par les épidémies de peste, débouche sur la première Renaissance du *Quattrocento*, mais la France et l'Angleterre, engluées dans leurs luttes fratricides, vont perdre un siècle sur le modèle italien. En Orient, les conquêtes turques tarissent peu à peu l'approvisionnement en soie et en coton, mais surtout en sucre : la recherche de nouvelles routes contournant les empires musulmans va amener aux grandes découvertes. Ce mouvement s'amorce pour le Danemark et le Portugal qui explorent les côtes de l'Afrique occidentale dès la fin du 14^{ème} siècle.

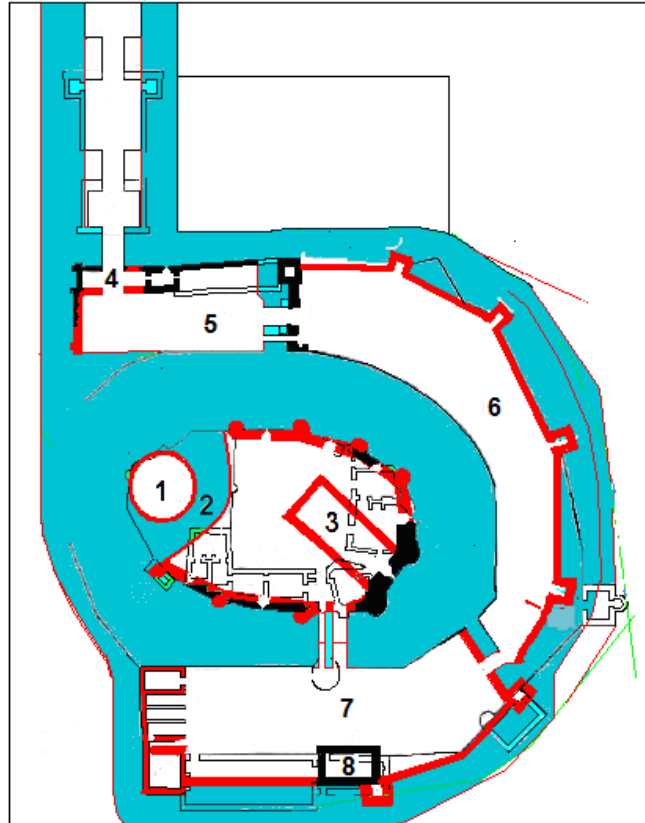
A Pirou, le château est profondément remanié. Nous ignorons quand la grande "aula" a disparu, mais elle a dû subsister longtemps comme en témoigne la cuisine (Salle des Gardes) qui la joutait et dont la grande souche de cheminée, qui date de deux ou trois siècles après la construction de cette "aula", a une hauteur trop élevée par rapport à la ligne de faîte du Château-Vieux, mais correspond à celle qu'aurait eu l'ancienne "aula".

Un donjon de pierre a été érigé à l'emplacement plus ou moins précis de la motte et de son donjon de bois. L'existence de ce donjon est logique et répond à un impératif de défense, mais c'est aussi un symbole de pouvoir absolument indispensable. L'emplacement de ce point fort de la défense, juste au débouché de la chaussée d'accès, permet de dominer les défenses de l'entrée, comme c'était sans doute le cas pour le donjon de bois surmontant la motte.

Outre la mention de la "grosse tour" en 1379, une preuve architecturale irréfutable de l'existence d'une grande tour à cet emplacement est donnée par la tourelle, arasée au niveau du sol et qui fait saillie sur la douve. C'est une tour de latrines qui a conservé le linteau intérieur monolithe, en granite, de la bouche d'évacuation des conduits de descente. Cette évacuation est sous le niveau de l'eau des douves, par mesure de sécurité (un observateur ennemi ne peut savoir s'il s'agit de latrines ou d'un escalier). De plus, les descentes et leur évacuation sont disposées, en quelque sorte, le dos tourné aux portes extérieures. D'après la longueur du linteau de la bouche d'évacuation, il y a eu au moins trois conduits de descente, c'est-à-dire au moins trois étages munis de latrines, ce qui en fait une tour de belle hauteur. Mais nous ignorons la hauteur de ces étages et nous ne savons pas s'il y avait d'autres étages sans latrines. La hauteur du bâtiment devait être importante car, outre le très fort linteau, l'évacuation est surmontée d'un arc de décharge qui aurait été inutile si la tourelle avait eu une faible hauteur (moins de 10 à 12 m, c'est à dire moins de trois ou quatre étages).



Tourelle des latrines du donjon – photo coll.part.



Le Château de Pirou aux 13-14^{èmes} siècles.
L'*Aula* existe peut-être encore dans son intégralité.
L'enceinte romane et ses tourelles est encore en usage, au moins partiellement.
 ■ vestiges subsistants ■ restitution hypothétique
 1 emplacement du donjon (ancienne motte)
 2 emplacement du fossé du donjon
 3 emplacement de l'*aula* 4 Porterie
 5 Barbacane 6 Lices 7 Basse-cour 8 Chapelle

Un premier donjon de pierre, de plan carré ou polygonal, a certainement existé à l'époque romane, contemporain de l'*aula* et de l'enceinte maçonnée. Construit sur (ou dans) une motte en milieu humide, son existence a dû être assez brève : à cette époque, les maçonneries de ce type sont en général trop lourdes et mal fondées. C'est sans doute au 13^{ème} siècle qu'a été érigé le donjon gothique muni de sa tourelle de latrines. Ce donjon était vraisemblablement de plan circulaire. Mais il existe plusieurs variantes, surtout lorsque les bâtisseurs ne sont pas certains de la stabilité du sol ... ce qui est le cas à Pirou. Les variantes les plus vraisemblables pour notre château sont des renforts latéraux, soit à l'aide de larges –mais lourds- contreforts, soit à l'aide de tourelles semi-cylindriques comme celle des latrines. Ou alors, le plan est de type polygonal, chaque angle faisant office de contrefort.

Enfin, à cette époque, le donjon était isolé de la haute-cour par un fossé reprenant plus ou moins celui qui entourait la motte.

L'accès au château se faisait par une porterie de belles dimensions située à l'extrémité de la chaussée venant de Pirou-Pont, dans le prolongement des "bergeries".

Une partie du bâtiment, arasé au niveau du sol, a été reconnue par Gérard Ducœur. C'est une construction rectangulaire munie de contreforts plats. Cette disposition archaïque indique peut-être une phase de construction contemporaine de la grande "aula" ou d'une période intermédiaire un peu plus tardive. La porterie dépassait les bords de la chaussée, ce qui permettait d'en assurer un flanquement en enfilade. Il n'est pas non plus impossible que les contreforts d'angle aient soutenu une échauguette, dispositif attesté dès le 12^{ème} siècle.

Une fois passée la porterie, on se trouvait dans une large barbacane dont un flanc sert d'appui aux "bergeries" (actuel logement des gardiens et accueil du public). La première "bergerie", en ruine à l'époque de notre arrivée à Pirou, était munie d'une archère largement égueulée par une fenêtre beaucoup plus récente. La restauration de cette archère, peu visible et que j'avais montrée à l'abbé, n'est pas correcte : le maçon, un peu brutal, a démonté toute la maçonnerie avant de reconstruire l'archère à sa façon ...

La barbacane ouvrait au sud sur la douve, ce qui mettait l'assaillant à la portée des tireurs depuis le donjon et la courtine de la haute-cour.

La barbacane est close par un mur crénelé percé d'une grande porte charretière et d'une porte piétonne. Cette porte piétonne conserve dans sa maçonnerie le logement d'un petit pont-levis (ce qui donne la largeur minimale du fossé) et de son antenne unique. Le couronnement de la porte charretière ayant disparu, le système de levage du pont-levis ne peut être certain, mais en toute logique il devait être du même type qu'à la porte piétonne, mais à deux antennes. Cependant, la chambre des treuils ne peut être logée sur le chemin de ronde, ce qui permet de penser à une bretèche placée au-dessus de la porte. On peut aussi penser à un pont pivotant dont le tablier du contrepoids recouvrirait une fosse du type haha. Un sondage archéologique donnerait rapidement de précieux renseignements. Les deux gros contreforts sont plus tardifs. La restauration du crénelage est basée sur l'arraché du merlon maillé à la petite tour qui donne sur le potager. Le niveau du chemin de ronde est également donné par cette tour carrée, mais les créneaux au-dessus de la porte charretière n'ont sans doute jamais existé.



La barbacane avec sa double porte – photo Fondation Abbaye de la Lucerne d'Outremer

Cette double porte donne accès aux lices qui entourent plus du tiers de la grande enceinte du château. Les lices sont défendues par une courtine crénelée, plus haute que l'actuel mur de clôture, et contre laquelle s'adossaient appentis et petits bâtiments de service. Cette courtine est doublée par un large fossé en eau dont la contrescarpe se perd dans les mielles. Le tracé de cette courtine est pratiquement celui de l'actuel mur de clôture, sauf en deux endroits nettement identifiés (boulangerie et ancien bastion derrière la stèle érigée à la mémoire de l'abbé Lelégard). Le long de la courtine des lices, trois ou quatre tourelles faisaient saillie dans la douve extérieure. Les arrachés de fondations de deux de ces tourelles ont été reconnus avec certitude en 1992. Il est intéressant de noter que la tourelle entre la grande barbacane et les lices ne fait pas saillie sur la douve extérieure, ce qui est sans doute le signe d'une différence chronologique.

Un autre fossé et une autre porte fortifiée barrent l'accès à la basse-cour. Cet ensemble a disparu, mais une partie du seuil de la porte a été reconnue par Jean-Claude Vernon sous la porte en tôle qui fermait le pressoir.

Un angle de ce pressoir, mordant sur le fossé transversal, est érigé sur les fondations d'une tour d'angle de l'enceinte de la basse-cour. Un drain du 19^{ème} siècle, empruntant le tracé de l'ancien fossé, sert de trop-plein à la douve qui entoure l'îlot central.

La basse-cour est légèrement plus large que les lices, ce qui permet un flanquement de la courtine de ces dernières. La défense était assurée par deux tours d'angle : celle qui se trouvait sous l'angle du pressoir, et une autre qui correspond à la pièce aveugle entre la Salle des Plaids et les charretteries. De cette basse-cour, on ne connaît que le plan de la chapelle médiévale dont on a reconnu entièrement les fondations, pratiquement à l'emplacement de la chapelle actuelle, mais un peu plus petite (rapport de fouilles au Service Régional de l'Archéologie). Les aménagements des sols successifs de cette chapelle médiévale (hérisson, pavage, dallage ou carrelage) ont disparu, ce qui avait déjà été vérifié par Jean-Claude Vernon.

Peut-être la petite barbacane à l'entrée du pont menant à la haute-cour date-t-elle de cette période, mais son aménagement actuellement visible appartient à la phase suivante.

5. La Guerre de Cent Ans : des La Haye aux du Bois, Français, Anglais, Bretons et Navarrais

La Guerre de Cent Ans est une histoire de famille. Les structures sociales ont achevé une longue mutation et le lignage, c'est-à-dire la transmission héréditaire, a supplanté le choix personnel ou clanique (aujourd'hui on dirait "communautaire"). Le choix personnel est directement issu du Droit romain : le *Pater familias* (chef de famille), ou *Dominus* (maître de la maison, du domaine, traduit par "seigneur" en français), désigne son héritier, qui peut ne pas être son fils ... qui se trouve dépossédé au profit du "fils adoptif". Ce principe de légitimité se heurte aux traditions germaniques : le nouveau maître, chef, roi ou autre, est élu, par acclamation, par les hommes du clan. Ces deux principes coexistent dans la société médiévale où ils sont souvent en conflit. Conflit qu'on retrouve encore de nos jours dans bien des actes de la vie courante.

Les "chefs" désignés ou élus ont toujours eu tendance à privilégier leurs proches, et en premier lieu leurs enfants. Et en moins de trois siècles, la société féodale est devenue héréditaire. Cependant, il est bon de prendre des assurances pour mieux asseoir une transmission du pouvoir toujours susceptible d'être contestée : à l'aube du 13^{ème} siècle, Philippe-Auguste associe son fils au pouvoir, le fait couronner roi et les pièces de monnaie portent le buste couronné des deux hommes. Autre précaution : jusqu'à la Révolution, à la mort du roi de France, on annonce aux courtisans présents « Le roi est mort » puis « Vive le roi ! », repris en chœur par les courtisans ... ce qui remplace l'ancienne élection par acclamation et supprime le risque –pourtant devenu improbable- de polémique.

A la fin du 13^{ème} siècle, cette prépondérance du droit à l'héritage se retrouve à tous les degrés de la société. Le fief est devenu héréditaire, ce qu'il n'était pas à l'origine. La terre, qui n'appartenait qu'à Dieu et était précairement confiée à un homme pour le temps de sa vie, est confisquée au profit d'un lignage, devient propriété de famille puis propriété personnelle. Tant qu'il y a un héritier direct, légitime, la succession se transmet dans un cadre légal simple. Mais lorsqu'il n'y a plus d'héritier direct, les choses s'embrouillent. C'est ce qui s'est passé avec la disparition du lignage des Capétiens directs ...

Au milieu du 14^{ème} siècle, alors qu'éclate le conflit entre français et anglais pour la couronne de France, la Peste se répand et la société toute entière bascule : avec le déficit démographique, les héritiers ont disparu, les biens sont vacants et souvent spoliés. On voit même des fiefs nobles tenus en toute illégalité par des roturiers qui jouissent plus ou moins des privilèges attachés à leur fief. Pour remettre un peu d'ordre, en 1470, une Ordonnance de Louis XI anoblit les tenanciers de ce que l'on appelle pudiquement les "francs-fiefs".

La longue guerre ravage tout le royaume, et la Normandie est particulièrement touchée. La rivalité entre les premiers Rois capétiens et les Ducs de Normandie ne s'est jamais réellement éteinte. Plus tard, Philippe-Auguste, un siècle après la conquête de l'Angleterre (1066) épouse la princesse Ingeburge de Danemark, arrière-petite-fille du Roi Harold mort à Hastings en défendant sa couronne contre Guillaume le Conquérant : le Roi de France avait conclu ce mariage dans l'intention, avec l'aide des barons danois, de faire valoir les droits de son épouse sur le royaume d'Angleterre. Et les Rois d'Angleterre, malgré les traités conclus avec Saint-Louis, n'ont jamais accepté la perte de la Normandie. La possession du Duché est un enjeu politique, stratégique (la Manche est l'antichambre de l'Angleterre), mais aussi très symbolique.

La Normandie, et principalement le Cotentin, est le théâtre de conflits secondaires et de guerres civiles, directes et indirectes, qui compliquent encore la première moitié de la Guerre de Cent Ans. C'est ici que se situe l'épopée du Roi Charles II de Navarre, dit "*le Mauvais*".



**Armes de Charles II le Mauvais
Roi de Navarre et Comte d'Evreux :
écartelé de Navarre (de gueules aux chaînes d'or)
et d'Evreux (de France à la bande camponnée)**

Charles II de Navarre, Comte d'Evreux et principal seigneur de Normandie, est le fils unique de Jeanne de France, elle-même fille unique du Roi de France Louis X. Il est donc l'héritier le plus légitime de la couronne de France. Sa mère ayant été dépossédée du trône de France par ses oncles, puis par son cousin Valois, Charles de Navarre n'a de cesse de tenter de faire valoir ses droits, les armes à la main. Dans une série de conflits complexes, où se mêlent combats, assassinats et revirements d'alliance, Charles II s'empare des villes et châteaux du Cotentin. Son lieutenant pour le Cotentin, l'évêque d'Avranches, construit pour lui le château de Regnéville, avec un important port dans la mare d'un hâvre, qui contrôle l'estuaire de la Sienne menant à Gratot et Coutances. La possession des châteaux de la côte des hâvres garantit la sécurité des relations maritimes avec l'Angleterre, la Guyenne et l'Espagne navarraise. Dans ce contexte, du Guesclin emmène les Grandes Compagnies en Espagne pour détrôner Pierre le Cruel, Roi de Castille, dont l'alliance avec l'Angleterre menace le royaume d'Aragon allié à la France. Charles de Navarre, souverain d'un royaume espagnol possédant les cols pyrénéens, est directement impliqué. Les Grandes Compagnies conduites par du Guesclin, après une campagne victorieuse, sont emmenées jusqu'en Anatolie pour servir l'Empereur de Byzance. Victorieux mais mal payés, les Almougavares de Ramon Muntaner deviennent une redoutable puissance autonome et finissent par créer en Grèce un état indépendant avec Thessalonique et Athènes comme villes principales et le français comme langue officielle ...

Ce conflit espagnol, avec ses suites byzantines, flamandes et languedociennes, fronts secondaires de la guerre entre Français et Anglais, se déroule aussi en Normandie où de nombreux affrontements ont lieu. Une offensive du Duc de Bretagne, ennemi du Roi de Navarre, s'empare des places du Cotentin et le château de Pirou est pris en 1366. Les troupes navarraises reprennent Pirou aux Bretons en 1370 et une garnison de mercenaires recrutés en Gascogne s'y installe. Les gascons tiennent aussi garnison dans la plupart des villes et châteaux, mais ils multiplient les exactions et les pillages. Charles II, ruiné, étant incapable de maintenir l'ordre en payant ses mercenaires, perd le soutien de la noblesse du Cotentin qui lui était en général favorable.

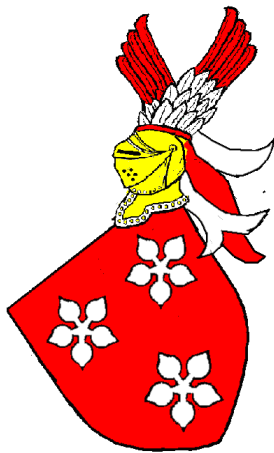
Fait nouveau, c'est le Roi de France Charles V qui apparaît comme seul capable de rétablir la sécurité. Devant les menaces qui prennent corps, Charles II de Navarre ouvre les ports normands aux Anglais et négocie le mariage d'une infante de Navarre avec le Roi Richard II d'Angleterre. En 1378, le Roi de Navarre est accusé de trahison par le Roi de France qui attaque ses possessions en Normandie. En quelques mois, les troupes françaises conduites par du Guesclin s'emparent de Mortain, Avranches, Carentan, Saint-Sauveur-le-Vicomte, la Haye-du-Puits, Regnéville et Pirou, mais échouent devant Cherbourg qui reste aux mains des anglo-navarrais.



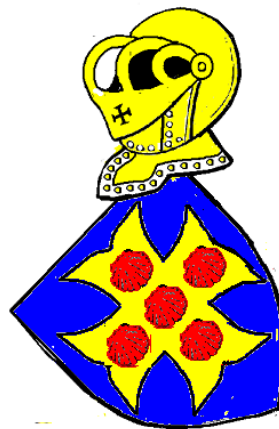
Gisant de Bertrand Du Guesclin à la Basilique Saint-Denis – photo histoire-fr.com

L'année suivante, un rapport adressé à l'Amiral de France Jean de Vienne en 1381, il est indiqué que *"la grosse tour de Pirou est damagée et ruinée et le logist est defaist par feu qui y print. Le port d'iceluy chasteau doist estre voidé de sables"*.

La guerre a donc causé des dégâts au donjon, le logis a été incendié, et le port est ensablé. On ne sait quand le château a été remis en état, car les travaux lancés par Jean de Vienne pour fortifier la côte normande et y développer les gardes-côtes, sont assez rapidement abandonnés à cause du désintérêt du Roi Charles VI, sacré en 1380, pour les choses de la mer. Le conflit avec Charles de Navarre se termine quelques mois après l'offensive française : le roi de Navarre se reconnaît comme le vassal du roi de France pour la Normandie et il retrouve la possession de ses domaines. Dès 1371, le château de Pirou est doté d'un capitaine qui y tient garnison pour le Roi de Navarre, puis pour le Roi de France : le seigneur n'a plus de véritable fonction militaire sur son château, mais reste maître de sa seigneurie.



**Armes des du Merle :
de gueule à trois quintefeuilles
d'argent**

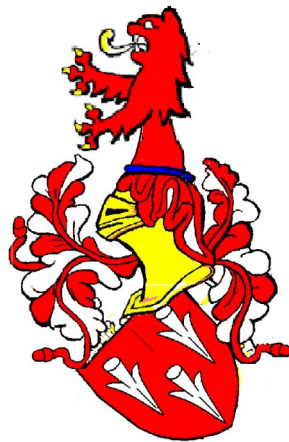


**Armes des La Luzerne :
d'azur à la croix ancrée d'or
chargée de cinq coquilles de gueules**



Armes des du Bois :
d'or à l'aigle de sable
becquée et pattée de gueules

Philippot de La Haye, mort avant 1395, ne laisse qu'une fille, Jacquemine de La Haye, qui épouse Foulques du Merle, Chevalier, Gardien des ports et frontières du Cotentin. Mais à la génération suivante, Fouquet du Merle dit "*Pirou*", archer à cheval, meurt sans enfants et Pirou passe par héritage à Jacqueline de La Luzerne, cousine de Jacquemine de la Haye, et qui épouse Jean du Bois "*le Gascoing*" avant 1418. En à peine une vingtaine d'années, la lignée des Seigneurs de Pirou est tombée deux fois en quenouille et le fief est passé de main en main tandis que le château est tenu par un Capitaine nommé par l'autorité royale navarraise, française ou anglaise. Passé aux du Bois, Pirou restera dans cette famille jusque sous Louis XIV.



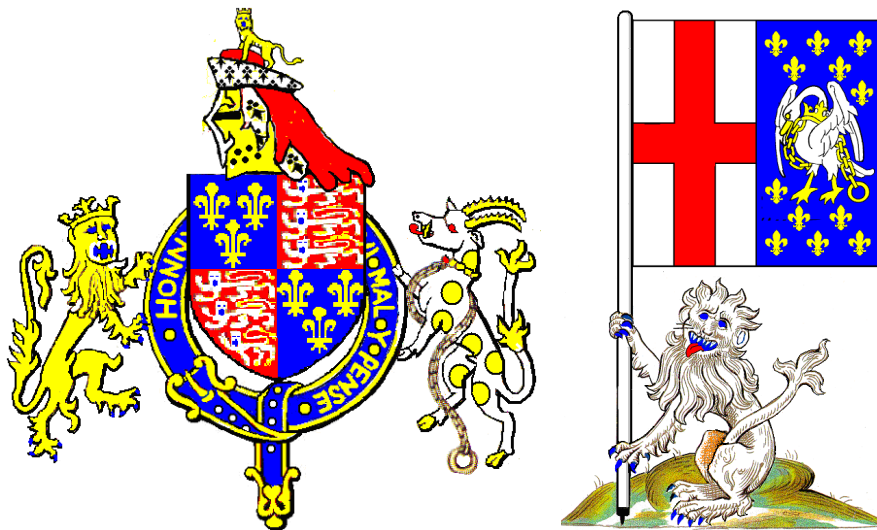
Armes des Fréville :
de gueules à trois fers de flèche tombant d'argent

Avec la conquête du début du 15^{ème} siècle et l'installation durable du pouvoir anglais en Normandie, plusieurs seigneuries changent de mains pour éliminer ceux qui ne se sont pas ralliés au Roi Henry IV d'Angleterre. Certaines seigneuries sont attribuées à des anglais, et d'autres sont attribuées à des normands qui ont choisi le parti anglais. C'est ainsi que Pirou échoit à Roger de Fréville, Chevalier, proche des Hungerford installés à Regnéville et à Chausey, et de Hugues Spencer, Bailli de Cotentin (le Bailliage est transféré de Coutances au château de Regnéville et j'ai fouillé une partie de la grande salle à colonnes de ce tribunal).

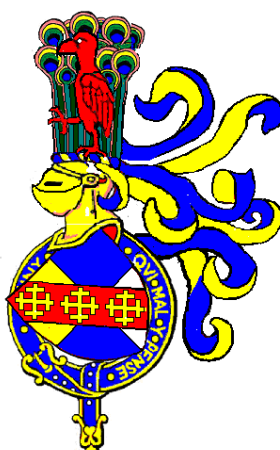
Mais les normands, qui ont une certaine tendance à chercher moyen de moyenner, s'arrangent pour ne pas mettre tous leurs œufs dans le même panier : il est donc courant de voir deux frères servir l'un les Rois Charles VI ou VII et l'autre les Rois Henry V ou VI. D'autre part, les alliances matrimoniales sont conclues dans le même esprit. C'est ainsi que Roger de Fréville est l'époux d'une La Haye apparentée au dernier seigneur de Pirou de cette famille. Ou encore Gilbert de Halsall, seigneur anglais de Granville, dont la fille Vincente de Halsall épouse Jean d'Argouges héritier légitime des seigneuries de Granville et Gratot qui lui ont été confisquées ... et qui guerroye à la tête d'une compagnie de "gens d'armes" sous la bannière du Duc de Suffolk pour le roi Henry VI d'Angleterre.

L'union des deux royaumes sous un seul Roi, Henry VI (Traité de Troyes en 1420), aurait dû mettre un terme définitif à la guerre. Mais la résistance autour du Dauphin Charles (futur Roi Charles VII), avec Jeanne d'Arc, Dunois, André de Laval-Lohéac, Prigent de Coëtiivy, Gilles de Retz et autres, coïncide avec un affaiblissement de l'Angleterre qui est à son tour en proie à une crise dynastique depuis 1399 . (le Roi Richard II est détrôné).

Cette crise entre les familles royales d'York et de Lancastre, ponctuée de trahisons et de révoltes, aboutit à la Guerre des Deux Roses qui ravage l'Angleterre de 1455 à 1485. Dans ce contexte, le recouvrement du Cotentin en 1450 est lancé à partir de Granville par une opération militaire maritime et terrestre. Villes et châteaux tombent les uns après les autres, jusqu'à la prise de Cherbourg. On ne sait si Pirou a été pris d'assaut mais Robert Osbern, lieutenant du Capitaine du château, trouve la mort dans les combats de cette reconquête sans qu'on en connaisse le lieu.

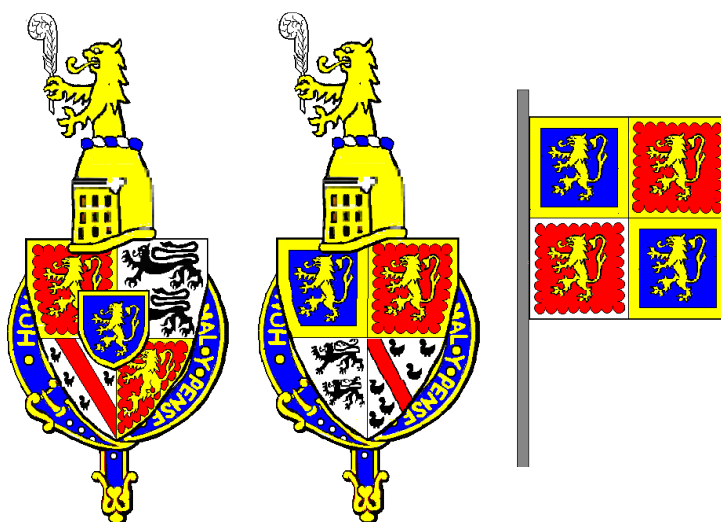


**Armes et bannière de Henry VI, roi de France et d'Angleterre.
Les lys de France ne disparaîtront des armes royales d'Angleterre
qu'à la Révolution française pour ne pas porter ombrage aux successeurs de Louis XVI.**



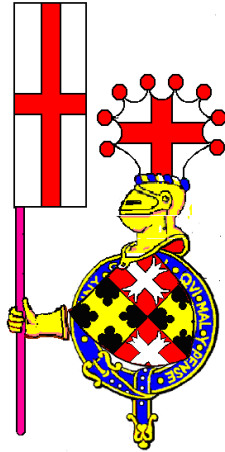
Armes de John FALSTOFF

John FALSTOFF [ou FASTOLFE, FFALSCOTT, ou en normand FATOU] (Caister Castle c.1378 - † Caister Castle 1459) : en Irlande sous Thomas de Lancastre, futur Duc de Clarence (1404-1406), Lieutenant du Duc d'Exeter et Capitaine de Harfleur (1414), Capitaine à la bataille d'Azincourt (1415), Gouverneur de Condé-sur-Noireau (1417), Gouverneur de la Bastille de Paris (1417), Grand-Maître de l'Hôtel du Duc de Bedford et Sénéchal de Normandie (1422), Lieutenant du Roi, Régent en Normandie et Gouverneur du Maine (1423), Chevalier de la Jarretière (1426), battu à Patay par Jeanne d'Arc (1429), ambassadeur au Concile de Bâle (1432) et au congrès d'Arras (1434), aux guerres de Normandie (1435-1440) où il autorise la création d'une bastide à Granville (1439) puis se retire à Caister Castle dans le Norfolkshire.



Armes et bannière de John TALBOT Connétable de France

John TALBOT (c.1387 – †1453) 1^{er} Comte de Shrewsbury, Comte de Wexford et de Waterford, 7^{ème} Baron Talbot, Baron de Furnival, Chevalier de la Jarretière en 1424, épouse Maud NEVILLE puis Margaret BEAUCHAMPS, Lieutenant du Roi en Irlande (1414), prisonnier à Patay (1429), Lieutenant Général en Normandie (1442), Connétable de France pour Henry VI (1445), Lieutenant Général en Guyenne (1452), mort à la bataille de Castillon (1453).



Armes de Robert WILLOUGHBY

Robert WILLOUGHBY (1385-1452), 6^{ème} Baron Willoughby of Eresby, Chevalier de la Jarretière (1416), Comte de Beaumont-sur-Oise (1420), Lieutenant Général des armées de Henry VI en Normandie (1441-1447).

Cette période anglaise de la première moitié du 15^{ème} siècle, a fortement marqué le Cotentin. Nous avons conservé dans nos églises, ou retrouvé en fouilles (Yquelon, Regnéville, Gréville-Hague ...), bien des statues de pierre blanche directement issues des albâtres anglais de ce temps. L'évolution des mœurs militaires est considérable, avec les lourdes pertes humaines dans la classe chevaleresque, le déclin définitif de la cavalerie et l'émergence de l'infanterie.

L'unité tactique est toujours la "lance", mais celle-ci a bien changé : les fantassins sont désormais armés d'arbalètes et de couleuvrines à main. Car les progrès de l'artillerie ne concernent pas seulement les grosses pièces que sont bombardes, canons et veuglaires. Les pièces de petit calibre sont maintenant usuelles et font des ravages dans les rangs de l'ennemi.

L'architecture militaire a évolué pour tenir compte de ces nouveaux paramètres. Les anglais bâtissent ou rebâtissent bien des donjons et transforment les anciens donjons cylindriques en donjons de plan carré (Granville, Gavray, Le Placy-Montaigu) souvent dotés d'un éperon d'angle (Regnéville, Tombelaine). En l'absence de fouilles, nous n'avons rien de précis sur le donjon de Pirou et ses éventuelles modifications.

Par contre, nous savons que le château a été fortement remanié. La porterie n'existe plus, remplacée par une tour-porche carrée qui fait office de porterie et est entièrement entourée de fossés en eau. Deux ponts-levis assurent la continuité du cheminement de la chaussée. Cette tour a perdu son étage, où se trouvaient les treuils de manœuvre du pont-levis. La façade de la tour a été refaite postérieurement.

Plus en avant, un ouvrage avancé rallonge les défenses extérieures, comme il est d'usage entre la fin du 14^{ème} siècle et le milieu du 15^{ème} siècle : un autre fossé barre la chaussée, mais nous ignorons le dispositif de défense qui fermait cette défense avancée.

Certainement un mur percé d'une grande porte dotée d'un pont-levis (le mur actuel est plus récent). Peut-être le soubassement des deux casemates est-il ce qui reste de tourelles flanquant cette porte ? Cette hypothèse d'un très classique petit châtelet d'entrée est confortée par la rupture de continuité de l'appareil de maçonnerie du soubassement d'une casemate, observée lors du déblaiement du fossé ouest de la chaussée. Les flancs de cet ouvrage avancé, bordés par les fossés de la chaussée, sont défendus par un crénelage bas très semblable à ceux qui équipent boulevards et fausses-braies des débuts de l'artillerie. Il serait assez vraisemblable que les murs ruinés de l'ancienne porterie aient été eux-aussi transformés en crénelage bas.

La basse-cour garde son aspect de petite forteresse annexe, avec des tours carrées peu élevées, aux angles extérieurs et peut-être aussi au milieu du front sud. Le bâtiment entre les modernes charretteries et la douve date de cette époque. Son pignon était percé d'un grand four à boulange dont la coupole était au dessus des douves. L'étage de cette "vieille boulange" est armé d'une petite canonnière carrée qui assure le battement de l'accès à l'îlot central.

Cet accès est défendu par une petite barbacane circulaire dont la porte est juste en face de la petite canonnière. Un fossé, dont la contrescarpe a été reconnue lors des travaux de comblement du moderne abreuvoir sur douve, ceinturait la barbacane. Du côté du château, elle était largement ouverte à la gorge, ce qui ne permet pas à un assaillant de s'y abriter pour menacer la porte de l'îlot central.

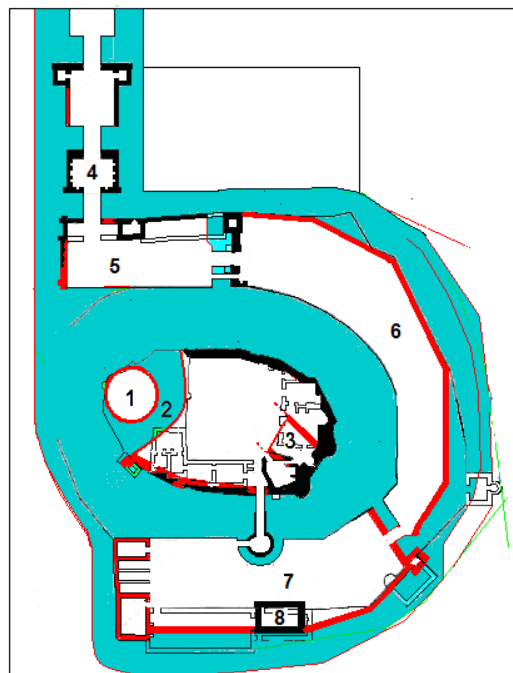
Cette porte de l'îlot, au-delà d'un pont-levis, n'est pas celle que nous connaissons, mais l'emplacement est déjà le même. Le décentrage par rapport à l'espace théorique entre la tourelle de l'*aula* et celle, disparue, à l'angle du Neuf-Logis, est sans doute dû à l'abandon d'une petite porte piétonne. Ce dernier emplacement est désormais occupé par un contrefort servant d'appui à un mur construit à cette époque et fermant la Salle des Gardes. Ce mur est percé de deux grandes fenêtres à meneaux qui prouvent que la tour-porche est plus récente : il n'y a pas de vestibule d'entrée mais un passage à l'air libre ... ce qui infirme, encore une fois, l'hypothèse de *shell-keep*. D'autre part, ces fenêtres indiquent un important dégagement leur donnant air et lumière, et non pas l'actuelle entrée étroite et biscornue qu'a créé la construction du pignon du Logis-Neuf.

L'édification de la Salle des Gardes (à droite en entrant dans la cour) permet de dater de la première moitié du 15^{ème} siècle une nouvelle répartition des bâtiments de la Haute-Cour. La grande cheminée utilise, après une reprise en sous-œuvre des arcs de décharge, un conduit plus ancien, avec un âtre qui ne débouche plus dans l'extrémité de l'*aula* mais dans la nouvelle cuisine qu'est la Salle des Gardes. Mais qui dit cuisine dit desserte de lieux de vie. Les reprises multiples, dont certaines sont postérieures à cette époque, de l'escalier à vis de la tourelle de l'*aula* sont la preuve de bien des modifications de cette nouvelle salle et des articulations de ces bâtiments avec ceux, plus anciens ou plus récents, qui le jouxtent. En milieu du 15^{ème} siècle, il faut situer ces lieux de vie du côté du Château-Vieux et de l'ancienne *aula*, seuls emplacements possibles pour un bâti touchant la Salle des Gardes.

Le chemisage qui forme une partie de la façade sur douve du Château-Vieux, en est un élément. Ce chemisage remplace une ancienne courtine de l'enceinte du 12^{ème} siècle, effondrée ou menaçant ruine.

Le chemin de ronde de cette chemise n'était pas muni de créneaux "standard" mais d'une batterie de hautes archères (dont la base subsistait avant les restaurations du 20^{ème} siècle) ce qui répond parfaitement à la nécessité de surprotéger un point faible de la défense. La hauteur des archères n'est pas un archaïsme, mais un dispositif technique très astucieux : le bas de l'archère, au ras du sol, permet un tir très plongeant, et la fente de tir a sans doute été munie de trous à feu pour l'utilisation de couleuvrines à main ou de haquebutes (ancêtre de l'arquebuse). La proximité de ces archères permet aussi un tir croisé qui bat une partie importante des douves et des lices.

Construire un chemisage plaqué sur une maçonnerie plus ancienne permet de restaurer une maçonnerie sans ouvrir de brèche en détruisant la partie à refaire. Une fois la chemise construite et dotée de ses défenses, on démonte le mur abîmé et on le reconstruit puis on démonte le chemisage. Ainsi, l'enceinte est toujours fermée et en état de répondre à une attaque inopinée. Les quittances de cette époque, conservées à la Bibliothèque Nationale, donnent de nombreux exemples de ces travaux de chemisages provisoires. A Pirou, après le démontage de l'ancienne courtine, il n'y a pas eu de reconstruction et la chemise a été conservée, ce qui indique un hiatus important dans l'histoire de la vie militaire du château. Peut-être faut-il y voir les conséquences des problèmes financiers qui ralentissent les grands travaux de fortifications lancés par les anglais aux alentours de 1440, puis l'arrêt de la plupart de ces travaux avec le recouvrement de la Normandie par les français en 1450.



Le Château de Pirou au milieu du 15^{ème} siècle.

L'*Aula* est sans doute détruite, au moins partiellement.

Les tourelles de l'enceinte du 12^{ème} siècle ont en partie disparu.

Les défenses de l'entrée se complètent avec une tour-porterie et un ouvrage avancé.

■ vestiges subsistants ■ restitution hypothétique

1 emplacement du donjon (ancienne motte)

2 emplacement du fossé du donjon

3 emplacement de l'*aula* 4 Porterie

5 Barbacane 6 Lices 7 Basse-cour 8 Chapelle

6. La Guerre du Bien Public et la résurrection du Duché de Normandie (1464 – 1466)

Pratiquement dès son avènement, le Roi de France Louis XI, fils de Charles VII, se heurte aux grands seigneurs du royaume, mais aussi aux anciens compagnons d'armes de son père et de Jeanne d'Arc. Ces opposants refusent le pouvoir un peu trop personnel du nouveau roi, veulent restaurer les traditions mises à mal par la Guerre de Cent Ans, et forment la Ligue du Bien Public. Le programme est simple : déposer Louis XI, proclamer son jeune frère Charles Duc de Berry régent du royaume ... et le contrôler. Après l'indécise bataille de Montlhéry, Louis XI est contraint de négocier et sème la discorde dans la Ligue en comblant l'un de dons, en excitant la jalousie d'un autre et en suscitant une révolte dans les terres d'un troisième, ce qui provoque bien des renversements d'alliances. En 1465 la Normandie est restaurée en Duché souverain (pour la première fois depuis 1204) et donnée par Louis XI à Charles de Berry. Le Comte d'Harcourt Jean de Lorraine, Capitaine de Granville depuis 1442, est nommé Maréchal de Normandie et tente de mettre le Duché en bon état militaire. Pirou est inspecté et remis en état par Jean de Lorraine tandis que le Duc Charles y installe un Lieutenant de la toute nouvelle Amirauté de Normandie.

La construction la plus visible de cette période est la tour carrée qui surmonte la porte d'accès à l'îlot central. Une tourelle d'escalier, ouvrant sur le chemin de ronde, permet d'accéder aux étages supérieurs de cette tour carrée qui condamne les fenêtres à meneau de la Salle des Gardes.

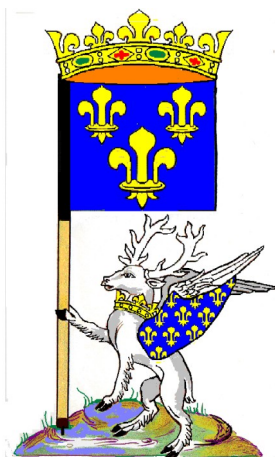


La tour carrée au-dessus de la porte – photo Côte Ouest Centre Manche Tourisme

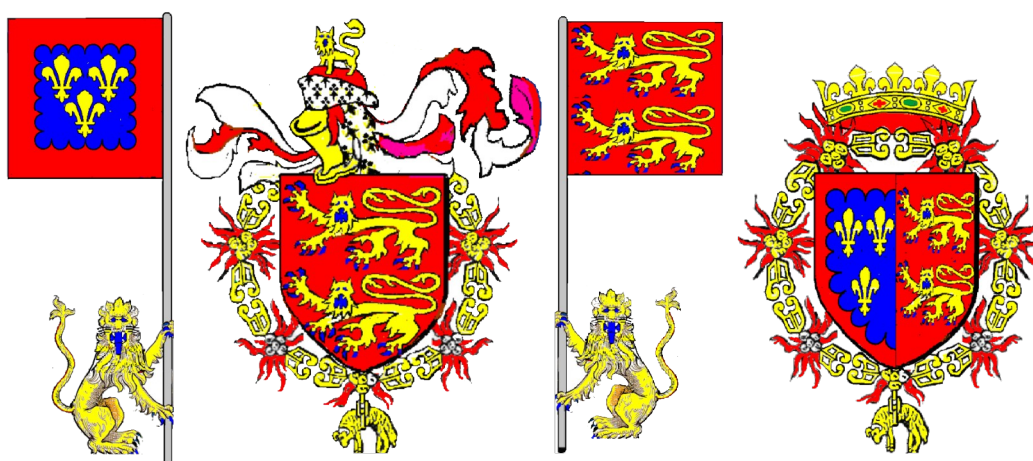
Mais Louis XI ne perd pas de temps. Débarrassé du Duc de Bourgogne Charles le Téméraire, aux prises avec une révolte en Flandre, le Roi fait alliance avec son ennemi le Duc de Bretagne qui est fort inquiet de voir la Normandie renaître. A peine deux ans après la donation du Duché de Normandie, celle-ci est attaquée à l'est par l'armée royale et à l'ouest par l'armée bretonne commandée par Jean de Rohan, Bailli de Cotentin depuis 1450. Granville, dernière cité de la Normandie ducal, est prise le 6 février 1466 après deux mois de siège. Le Duché souverain est aboli et le rattachement définitif de la Normandie à la Couronne de France est proclamé. Jean de Rohan (mort quatre mois après la prise de Granville) s'empresse de détruire ce que Jean de Lorraine avait fait, et le château de Pirou est démantelé. Sans doute est-ce de cet épisode que date la démolition de la majeure partie du donjon, le comblement de son fossé avec les gravats de destruction, ainsi que l'arasement des tours de l'entrée, en avant de la grande barbacane.

Jean II du Bois, Seigneur de Pirou, n'a pas suivi le parti du Duc de Normandie. Comme la plupart de la noblesse du Cotentin, il a servi sous Jean de Rohan-Montauban et a participé au siège' et à la prise de Granville. En 1466, il récupère son château de Pirou après l'évacuation de la petite garnison normande et la destruction d'une partie des fortifications. Le donjon n'étant plus logeable, il va falloir construire de nouveaux bâtiments d'habitation. Mais Jean du Bois réside fort peu à Pirou et occupe des charges de plus en plus importantes dans l'administration royale. En 1474, il devient Chambellan du Roi de France Louis XI.

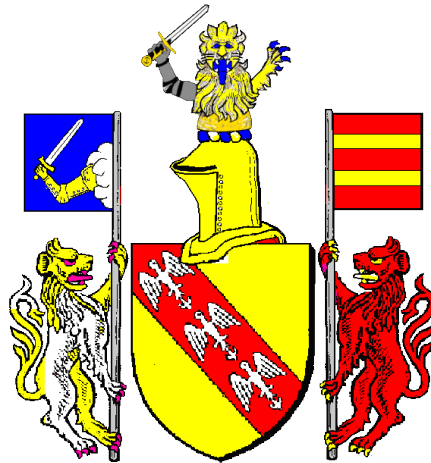
La Guerre du Bien Public n'est pas terminée pour autant, et Louis XI, une fois le danger normand éliminé, se brouille avec le Duc de Bretagne ... qui s'allie avec l'ancien Duc de Normandie qui est devenu entre temps Duc de Guyenne. En se retirant, les bandes de Bretagne détruisent une bonne partie des petits château-forts du Cotentin et du Virois.



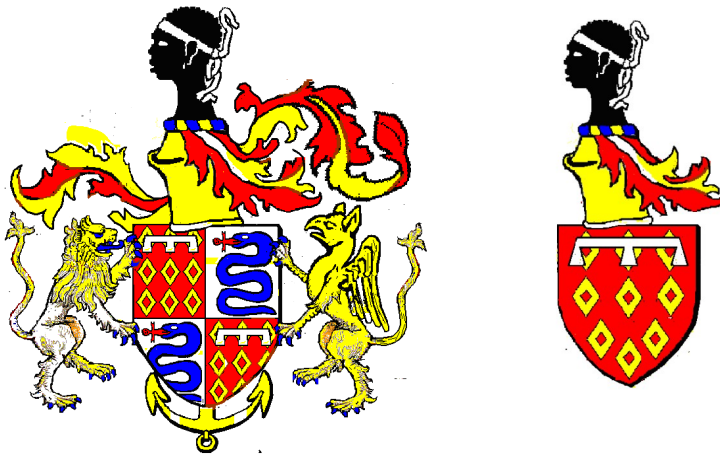
Bannière de Louis XI, Roi de France.
Le cerf aux ailes fleurdelysées est le symbole habituel de la dynastie des Valois.



**Grandes armes et petites armes de Charles de Berry
 pour le Duché de Normandie (1465-1467)**



**Armes de Jean de Lorraine, Comte d'Harcourt,
Capitaine de Granville (1443-1477), Maréchal de Normandie (1465-1466)**



**Armes de Jean de ROHAN, Comte de Montauban, Seigneur de Landal, Romilly,
Marigny et Crespon, Conseiller et Chambellan du Roi, Bailli de Cotentin (1450),
Maréchal de Bretagne (1453), Amiral de France (1461), † à Tours en mai 1466**

Le royaume de France est en piteux état, et la Guerre du Bien Public a empêché le redressement du pays. Le Moyen Âge est définitivement mort, et la reconquête de la Normandie par Louis XI a été la dernière réelle levée de la noblesse pour combattre en corps constitué.

L'idéal chevaleresque est devenu désuet et les armées entrent dans le monde "moderne" où les armes à feu modifient radicalement les méthodes de combat et l'architecture militaire. On ne compte plus les effectifs en "lances" mais en "cuirasses", et le recrutement des combattants est roturier, même s'il subsiste quelques petites unités de gentilshommes. Désormais, la noblesse fournit des officiers, et donc une hiérarchie de carrière, ce qui nuit fortement au sentiment égalitaire qui avait prévalu pendant tout le Moyen Âge.

La déstructuration sociale et la rupture du fragile équilibre entre pouvoirs et contre-pouvoirs a profondément altéré les fondements même de la société.

Le "fait du prince" est devenu une règle quasi permanente et, même si un certain respect des formes subsiste, réduit presque à néant le démocratisme féodal.

Des communautés et instances égalitaires demeurent, par exemple, l'abbé est élu par les moines de l'abbaye, mais le pouvoir royal influe lourdement sur le choix et le vote des religieux. Il en va de même pour l'élection des évêques, autrefois librement élus par les chanoines de la cathédrale, et désormais de plus en plus nommés par le pouvoir laïc, l'élection n'étant plus qu'une formalité souvent vide de sens. Dans ce 15^{ème} siècle finissant, le système de la Commende réapparaît, avant d'être institutionnalisé quelques années plus tard : en cas de vacance d'un bénéfice ecclésiastique, le pouvoir royal nomme un remplaçant "*in commendatio*" (c'est-à-dire à titre provisoire). C'est une nouvelle dérive qui s'instaure, avec un système de rémunération des agents de l'Etat sur les finances de l'Eglise. Les exceptions deviennent la règle (nomination de laïcs, et même d'enfants, non-résidence des bénéficiaires qui n'assument pas leur charge) et le cumul devient ordinaire (abbé de plusieurs abbayes, par exemple). L'Eglise est en pleine décadence, ce qui va amener une lutte entre les réformateurs et les conservateurs : les Guerres de Religions sont proches.

Contrairement aux idées reçues, la Renaissance n'est pas un progrès universel et bienfaisant. Loin s'en faut ...

7. Le début des Temps Modernes et les Guerres de Religion au 16^{ème} siècle : les dernières fortifications et le château-résidence de la Renaissance

Le 16^{ème} siècle est celui de la Renaissance, mais les crises dynastiques se mêlent aux difficultés économiques et sociales d'un royaume ruiné. La crise morale de la fin du Moyen Age, démultipliée par le développement de la technologie, débouche sur une remise en cause de l'Eglise et des fondements du Christianisme. Le pays se déchire dans les Guerres de Religions, longs épisodes de guerre civile avec des interventions étrangères. La situation est parfois très confuse et aboutit à des alliances paradoxales : Granville accueille l'évêque de Tréguier qui fuit les très catholiques troupes espagnoles, et des soldats anglais, opposés au Saint-Siège, débarquent dans le Cotentin pour marcher sur Tréguier et y rétablir l'évêque en exil !

Cette période très troublée est aussi celle de la reconstruction après les destructions du 15^{ème} siècle, mais dans un style nouveau qui mêle les influences italiennes aux aspirations à un nouveau mode de vie.

Le château des du Bois, Comtes de Pirou, a totalement disparu. Il n'en reste qu'une belle lucarne à boulets qui a été réutilisée et déplacée à plusieurs reprises pour éclairer des combles plus récents. La qualité de la taille et de la sculpture de la pierre laisse imaginer la beauté délicate qu'a pu avoir cette demeure aristocratique de la Renaissance. Dans la Haute-Cour, les constructions de cette époque ont entièrement disparu, sans doute à la suite d'un incendie, le plus définitif des modes de destruction.

En effet, lors d'un incendie, les calcaires sont plus ou moins calcinés et le mortier, de chaux et de sable, se désagrège, rendant toute reprise de maçonnerie difficile, voire impossible. Peut-être le château-résidence n'était-il pas achevé, mais une aile au moins l'était jusqu'au faite puisqu'il en subsiste une lucarne.

Quant aux fortifications, elles sont modernisées en donnant à l'artillerie une place prépondérante. Deux phases sont nettement observables, l'une conçue pour l'artillerie affûtée et la seconde, un peu plus récente, pour l'artillerie à main.

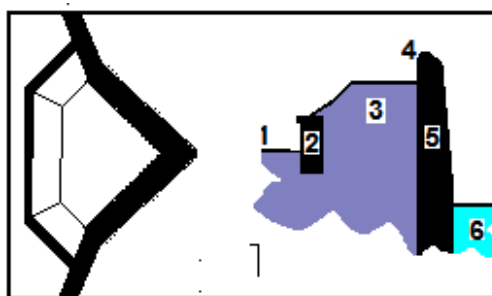
Pour la première phase, nous avons à Pirou un bel exemple de forteresse répondant aux principes de la "forteresse idéale" telle qu'elle est imaginée par les architectes de la Renaissance : un plan géométrique centré, hésitant entre un tracé circulaire et polygonal. Il reste fort peu d'édifices de ce style car ils ont été démantelés lors des Guerres de Religion ou la mise au pas de la noblesse sous Louis XIII, ou encore détruits pour évoluer avec les progrès des divers systèmes Vauban du 17^{ème} siècle.



Plan théorique d'une "forteresse idéale" au 16^{ème} siècle.

Ces fortifications de plaine sont conçues pour couvrir la totalité du front fortifié par des feux croisés dont la régularité systématique et la symétrie éliminent toute possibilité de point faible de la défense. Mais ce système de bastions, contigus ou espacés, a ses limites par l'absence de profondeur de la ligne fortifiée : une fois un bastion ruiné par l'artillerie de siège, la place n'est pratiquement plus défendable. En 1570, la prise par les Turcs de la capitale vénitienne de l'île de Chypre, Nicosie, marque le déclin, puis l'abandon, de ce système de fortification.

Malgré sa relative modestie, la modernisation du château de Pirou est remarquable. Les nouvelles constructions s'articulent sur des courtines anciennes dont les créneaux sont supprimés et la hauteur réduite ... ce qui permet à peu de frais et très rapidement, de réparer d'éventuelles brèches. Tout en permettant de réemployer une masse non négligeable de pierres à bâtir. Des bastions sont édifiés pour renforcer l'enceinte extérieure des anciennes lices médiévales. Il s'agit d'édifices à l'italienne, et plus précisément "*alla veneziana*" (à la vénitienne). Ce sont de petits ouvrages faisant saillie sur la courtine et rempardés, c'est-à-dire soutenant une plateforme terrassée que l'on peut garnir d'une ou deux pièces d'artillerie. Le fossé, à l'emplacement des bastions, est comblé avec de la terre mêlée de gravas et de pierres provenant de l'écrêtage des courtines. Ce remblai est damé et retenu par le mur du bastion formant escarpe. Un nouveau fossé double le bastion.



Plan et coupe d'un bastion "alla veneziana"

- | | |
|----------------------------------|--------------------------------|
| 1 sol des lices | 4 parapet |
| 2 soutènement du talutage | 5 escarpe de rempartage |
| 3 remblais | 6 fossé en eau |

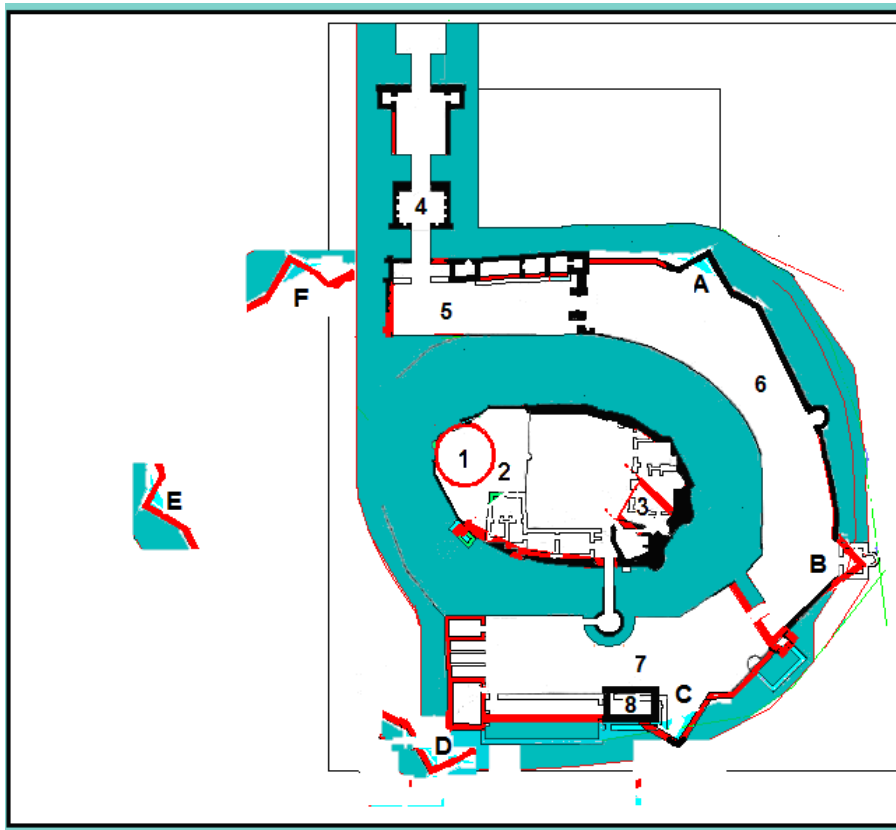
Il y a souvent une poterne sur l'un des flancs du bastion, ce qui permet d'effectuer des sorties par une ouverture en baïonnette, et évite que l'ennemi puisse effectuer un tir en enfilade. La maçonnerie de l'un des bastions est en grande partie conservée, à l'endroit où la courtine des lices s'éloigne de ce qui n'est pas encore le potager.

En reportant au compas, sur le plan du château, l'espacement idéal entre les bastions, les emplacements théoriques de ces bastions sont :

- A – le bastion du potager ;
- B - le site de la boulangerie du 17^{ème} siècle ;
- C - l'angle extérieur du chevet de la chapelle ;
- D – l'angle sud ouest de la basse-cour
- E - le sud-ouest de la douve ;
- F - le chemin moderne menant de la porterie médiévale aux terres agricoles à l'ouest du château.

A tous ces emplacements, sauf le E (non exploré), les carottages du château et de ses abords ont révélé des remblais et des souches de murs conformes aux vestiges du bastion du potager (A). Le château de Pirou donnerait donc une image, en réduction, de forteresse bastionnée moderne en plan étoilé hexagonal. D'autre part, sur la moitié de l'enceinte, une tourelle médiévale est présente à mi-distance, ou à peu près, entre deux bastions. Il est possible que le projet initial soit évolutif vers un tracé dodécagonal, avec des ouvrages intermédiaires qui n'ont pas été réalisés.

Il est intéressant de noter que ce plan dodécagonal correspond au terroir redessiné, rayonnant, qui est encore observable sur les photos aériennes prises par la RAF durant la Deuxième Guerre Mondiale. Le terrain aurait ainsi été drainé, les dépressions comblées, y compris la zone marécageuse à l'ouest du château, et les parcelles mises en enclosure (haies et fossés) suivant un tracé géométrique très à la mode au 16^{ème} siècle et dont le château est le centre.



Pirou au 16^{ème} siècle

1 donjon arasé 2 fossé comblé 3 ouvrage avancé 4 Tour-porche
 5 barbancane 6 lices devenues boulevard 7 basse-cour
 A B C D E F bastions

Il est malaisé d'évaluer l'état de ces travaux de terrassement et de fortification dont l'existence a été assez éphémère. Ont-ils même été achevés ? L'insécurité de plus en plus forte a peut-être contraint les du Bois à limiter, voire abandonner leur projet initial pour se consacrer à une défense plus classique : la fortification des premières portes et de la barbancane, en rupture avec le plan étoilé, est moins spectaculaire que le "profil bastionné" de la forteresse idéale, mais plus efficace et moins onéreuse.

Le système défensif y est basé sur un tir de salve à hauteur d'homme, l'approche des assaillants étant confinée dans un véritable couloir bordé de deux fossés abruptes. Les casemates de l'ouvrage avancé permettent aux défenseurs de la première porte d'assurer un flanquement tous azimuts tout en offrant un refuge fortifié (et pas seulement un double corps de garde). Les attaques, durant les Guerres de Religion, sont pour la plupart soudaines, très brutales, mais fort brèves : devant une résistance organisée, l'ennemi recule et se débande sans tenter d'investir la place, et seules les armées organiques peuvent mener un siège.

Il serait logique que le donjon, dont le fossé est peut-être déjà comblé à cette époque, ait été arasé à la hauteur d'un seul étage (ou restauré jusqu'à cette même hauteur) et transformé en plate-forme d'artillerie appuyant, par un tir à barbette, les défenses de la chaussée d'accès.

Le schiste de La Feuillie est largement utilisé, de même que les pavés et demi-pavés de grès rose de la lande. Les toits en tas de charge, "à l'épreuve", couvrent casemates et tourelles. La porte des lices est dotée de deux contreforts extérieurs dont le surdimensionnement, sur une douve comblée au moins partiellement, ne peut s'expliquer que par un nouveau dispositif de fortification de la porte. Il s'agit sans doute, non pas de contreforts, mais de supports d'une salle suspendue formant bretèche.

De nombreuses ouvertures et niches font l'objet de reprises très soignées avec des voussures présentant un arc de plaquettes de schistes et de demi-pavés de grès. Le sable de rivière du mortier de ces reprises permet de les différencier du mortier à sable coquillier, lavé et concassé, des maçonneries où elles sont incrustées. Une petite cheminée, avec un linteau en arcade de ce type, se trouve dans un mur de refend des Bergeries, ce qui prouve qu'elles ont été construites, au moins partiellement, à cette époque, adossées à la courtine de la grande barbacane, rehaussée et munie d'une alternance, plus dissuasives qu'efficace, d'arbalétrières et de trous à feu.

Ces fortifications sont le dernier avatar du château-fort, laissant ensuite la place à un château-résidence.

8. Les Temps Modernes et l'avènement de la monarchie absolue au 17^{ème} siècle : le Château-Vieux et la création du potager



Le Vieux-logis – photo coll.particulière.

Le Château-Vieux remplace des bâtiments plus anciens, de la fin du Moyen Age et de la Renaissance, et se greffe parfois assez rustiquement à la courtine. Le chemisage du 15^{ème} siècle est entamé pour que les nouvelles pièces aient un plan aux angles pratiquement droits. La tourelle du 12^{ème} siècle sur laquelle s'appuyait le nord du chemisage, disparaît, ce qui crée une faiblesse dans le bâtiment. Les pièces sont assez grandes, et devaient être desservies par un escalier aujourd'hui disparu : l'actuel escalier date du 19^{ème} siècle, avec quelques éléments de menuiserie du milieu du 18^{ème} siècle.

Les lucarnes à fronton triangulaires et à linteau monolithe en fausse plate-bande appareillée sont d'un style correspondant à la fin du règne de Henri IV ou au début du règne de Louis XIII et, compte-tenu du retard habituel des architectes de province, sont datables du règne de Louis XIII.

Le corps de bâtiment qui forme aujourd'hui le Château-Vieux ne constitue pas la totalité du logis de cette époque. En effet, on a retrouvé deux linteaux de lucarnes (dont un intact) semblables aux trois qui ornent l'actuelle façade du Château-Vieux (deux seulement étaient encore en place en 1966). La partie subsistante n'est sans doute qu'une aile du grand logis de cette époque.



Chapelle Saint Laurent – photo Giogo

La chapelle Saint-Laurent est reconstruite, pratiquement au même emplacement, avec ses fenêtres de granite en plein cintre et les deux niches à statue de son chevet plat. Il est intéressant de noter que l'angle sud-est du chevet est construit sur le remblai formant l'assise d'un ancien bastion du siècle précédent. Il en va de même pour la boulangerie qui sera édifiée quelques dizaines d'années plus tard. Les bastions ont sans doute été démantelés, mais le sol stable et l'abondance des matériaux réutilisables sur place constituaient une bonne opportunité de bâtir à cet endroit précis.



La salle des plaid – photo Rodolphe Corbin – Patrimoine Normand

La Salle des Plais est également édifiée à cette période de construction du château Louis XIII. Un ensemble de bâtiments essentiels a disparu, les écuries, la maréchalerie et la sellerie, indispensables pour une demeure de cette importance, et dont la place logique est la basse-cour. Il n'y a pas non plus de trace de pigeonnier, attaché aux droits seigneuriaux. En tout état de cause, la basse-cour, où la petite barbacane, est toujours présente mais son fossé est comblé : des allées pavées vont de la porte de cette barbacane aux différents bâtiments.



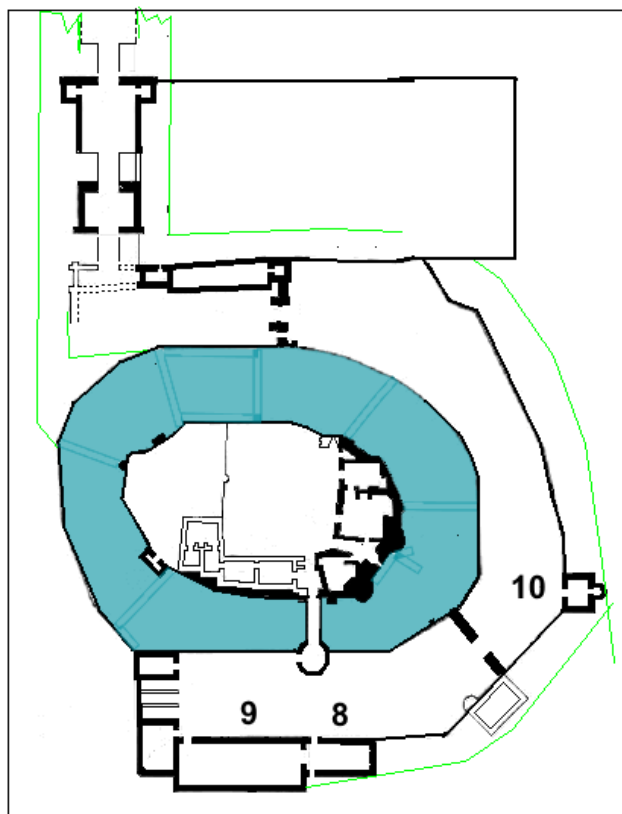
Le pont du 17^e siècle – photo O. et C. Largillier

Le pont-levis d'accès à l'îlot central est remplacé par une arche de pierre qui complète le demi-pont dormant dont les flancs fortifiés, arasés à hauteur de la ceinture, deviennent de simples parapets. Ainsi, la basse-cour a plus l'aspect d'une extension du château seigneurial que d'une exploitation agricole.

La création du potager est contemporaine du Château-Vieux et est caractéristique de cette période. Il s'agit d'un petit parc, clôt de murs qui servent de support à un décor végétal, sans doute des arbres fruitiers en espalier. L'ancien fossé en eau forme rivière, avec au moins deux ponts. L'un ouvre sur le côté d'un ancien bastion et est l'accès au potager en passant par les anciennes lices. L'autre ouvre au milieu du petit côté, à l'ouest, avec un escalier débouchant dans la tour-porche (la porte, murée, a été masquée par une reprise de maçonnerie lors de la dernière restauration). Ce pont en escalier fait penser à un décor à la mode italienne et devait donner à l'ensemble un aspect assez spectaculaire.

Les potagers sont tout à la fois des jardins d'agrément, voire de prestige, et de vrais jardins potagers. Légumes et fruits se mêlent de façon harmonieuse aux fleurs et plantes d'agrément ... parmi lesquelles simples et herbes médicinales trouvent leur place. Un bon potager est aussi un beau potager.

Dans un roman de Georges de Scudéry, publié au milieu du 17^{ème} siècle, nous avons une description du château de Pirou tout à fait conforme à l'esprit du temps. Ainsi, Pirou aurait été fondé par d'antiques héros grecs qui l'ont appelé Πυρος c'est-à-dire "*Feu*" à cause de la couleur des fleurs qui poussent sur ses vieux murs : les œillets de muraille ne datent pas d'hier ! On navigue sur les douves où nagent des cygnes, et on accède au château en passant sous cinq portes.



**Le château de Pirou au 17^{ème} siècle.
Les bastions sont arasés, le Château-Vieux est construit,
de même que la chapelle (8), la Salle des Plaids (9) et la boulangerie (10),
Au nord, l'enclos du potager.**

Le château, dans son île, est un palais magnifique et l'on traverse une enfilade de somptueux salons, jusqu'à la dernière pièce qui est une caverne marine ornée de coquillages, de coraux et autres trésors.

Tout y est, juste un peu embelli et peuplé de gentes dames et de nobles damoiseaux musiciens et poètes. Les douves sont là, de même que les portes successives. Quant au château, nous avons là une mention de la Salle des Coquillages qui est plus ancienne que ce que l'on affirme. Mais cette précision est essentielle pour comprendre la façon dont on a composé la façade ouvrant sur la haute-cour : Il y a un décalage architectural et chronologique entre la Salle des Coquillages et le Château-Vieux car un "coup de sabre" les sépare.

En 1650, la Seigneurie de Pirou, à laquelle est attachée le titre de Marquis, tombe en quenouille avec la mort du dernier du Bois qui laisse deux filles, Claude du Bois, épouse de Gabriel de Vassy, Seigneur de Brécécy, et Marie du Bois, épouse du Comte de Créances Philippe de Bouillé.

Si le partage du fief, des terres et des droits seigneuriaux ne pose pas de difficulté majeure, il n'en est pas de même pour le titre de Marquis que se disputent deux générations d'héritiers. Finalement, un arrêt du Parlement de Normandie, en 1679, attribue le titre de Marquis de Pirou aux Vassy.

D'héritages en mariages (avec des cousins qui portent eux-aussi le nom de Vassy), et de partages en réunifications, le château, le fief et le domaine non fieffé de Pirou restent à la famille de Vassy jusqu'à la Révolution. Cependant, la vente de plusieurs terres a sensiblement diminué le domaine.



Armes des Vassy, Marquis de Pirou
d'argent à trois tourteaux de sable.



Armes des Bouillé, Comtes de Créances :
d'or à la fasce de gueules
chargée d'une frette du premier
et côtoyée de deux cotices du second.

9. La fin des Temps Modernes et l'Époque Contemporaine, des Vassy à l'Abbé Lelégard (18-20^{èmes} siècles) : de l'avitissement du château à sa restauration

Les Vassy, Marquis de Pirou, résident souvent dans leur château de Pirou, digne de son statut de marquisat. Mais, au gré des mariages et des nouvelles acquisitions, ils le délaissent pour des résidences plus neuves, et qui n'ont pas l'aspect de sévère forteresse qu'a encore l'ancien château-fort malgré ses récents aménagements. La mode du temps est aux grands jardins qui dégagent les façades de châteaux où la lumière entre par de hautes baies.

Dès le milieu du 18^{ème} siècle, Pirou n'est plus qu'une ferme et on y construit une maison de maître, le Neuf-Logis dans la Haute-Cour avec des pierres de l'enceinte médiévale et des anciens bâtiments qui avaient subsisté.

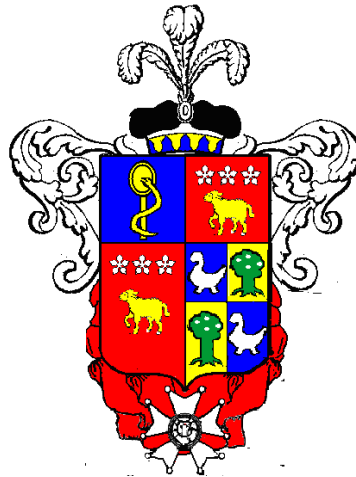
Alors que gronde la Révolution, le Marquis Alexandre de Vassy vend en janvier 1791 le château et les terres de Pirou à Charles-Louis Huguet, Comte de Sémonville. Huguet de Sémonville n'a jamais réellement porté le titre de Seigneur de Pirou (abolition des droits seigneuriaux le 4 août 1789). Il en va de même pour le marquisat de Pirou qui s'éteint avec la disparition des titres nobiliaires.

Huguet de Sémonville, surnommé "le vieux chat" par son ami Talleyrand, a fait comme lui une belle carrière sous plusieurs régimes. Huguet de Sémonville a prêté serment à Louis XVI, puis à la Révolution, Napoléon I^{er}, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe.

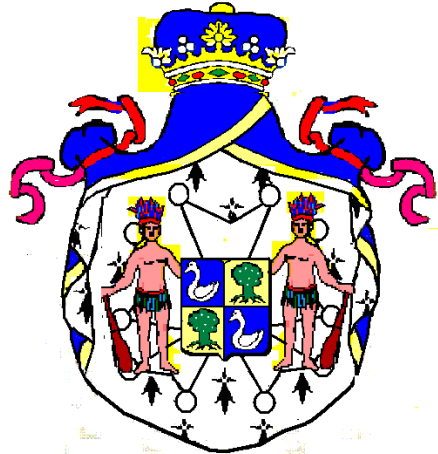
Comte et parlementaire sous l'Ancien Régime, Ambassadeur pendant la Révolution, il devient Sénateur et Comte d'Empire, et termine sa vie Marquis et Pair de France à titre héréditaire. Son fils adoptif, le général Comte de Montholon-Sémonville, accompagne Napoléon à Sainte-Hélène et est le principal bénéficiaire du testament de l'Empereur. Malgré ce retour de fortune, le général de Montholon fait faillite et son père adoptif est contraint à la vente de plusieurs domaines, dont celui de Pirou.



Comte de Sémonville
écartelé aux 1 et 4 d'azur
au cygne d'argent, et aux 2 et 3
au chêne arraché de sinople
englanté d'argent



Armes de Charles-Louis. Huguet de Sémonville
Sénateur-Comte de Sémonville
et de l'Empire
écartelé au 1 des Sénateurs Comtes,
aux 2 et 3 de gueules au mouton d'or
et au 4 contrécartelé des Comtes
de Sémonville (merlette en place de cygne)



Marquis de Sémonville
Pair de France
écartelé de Sémonville d'or

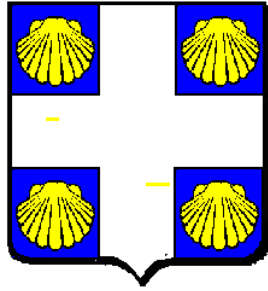
Il existe plusieurs autres variantes des armes de Huguet de Sémonville, surtout pour le Premier Empire.

Le domaine est cédé en 1833 à Quesnel-Morinière, ou Quesnel de La Morinière, notable coutançais dont la famille avait exercé plusieurs charges à Coutances. Quesnel-Morinière, qui est aussi propriétaire du château de Gratot, fait faire quelques travaux au château-ferme et assèche la Mare de Pirou pour la mettre en culture. C'est vraisemblablement lui qui fait abattre le mur et combler le fossé qui ferment la basse-cour : le trop-plein de la douve, qui emprunte le tracé du fossé comblé, a les mêmes caractéristiques que le conduit construit pour drainer la Mare. C'est sans doute à lui qu'on doit la construction du pressoir et des charretteries, qui recouvrent vraisemblablement des bâtiments plus anciens.

A la fin du 19^{ème} siècle, il revend le domaine de Pirou.



Armes des Quesnel de La Morinière :
de sable au chevron d'or accompagné de deux feuilles de chêne de même
et en pointe d'un gland aussi d'or.



Armes des Michel d'Annville :
d'azur à la croix plane d'argent cantonnée de quatre coquilles d'or (alias d'argent).
Le tenant est saint Michel terrassant le dragon, avec la devise de l'archange
"Quis ut Deus ?"

Le nouveau propriétaire est le Vicomte Michel d'Annville qui se contente de gérer les revenus de la ferme. Il revend l'ensemble à Sohier, laboureur. Le château, qui n'est plus entretenu depuis la Révolution, tombe en ruines.

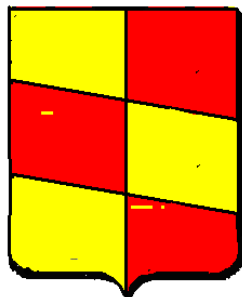
Mais son histoire militaire n'est pas terminée. Le 21 juillet 1944, un groupe très discret, venant à pied de Geffosses, arrive au château de Pirou où l'attend SOHIER, propriétaire-cultivateur. Il s'agit, guidés par Albert RIHOUEY (Groupe FFI de Périers), du Capitaine Jean LENOIR chef du secteur FFI de Coutances et fraîchement évadé du camp de prisonniers de La Chapelle-sur-Vire, et de Léon LEGRAVEREND, avec l'aviateur américain REDDIG, et le parachutiste américain DEZIEL. Les Américains, aidés par la Résistance, sont en route vers leurs lignes. Quant aux deux Résistants, outre leur rôle d'accompagnateurs des deux Américains, ils sont porteurs de précieux renseignements qu'ils doivent faire parvenir au plus vite à l'état-major allié en traversant la ligne de combat qui est alors sur l'Ay dont la rive droite est aux mains des Américains. Certains documents proviennent du Capitaine HAYES, officier britannique de l'*Intelligence Service*, parachuté à Fougères après le Débarquement et qui anime, de concert avec la Résistance, un groupe d'agents de renseignement opérant à partir du sud de la Manche. Dans la soirée, un autre voyageur, exact au rendez-vous, arrive au château de Pirou. C'est le Gendarme Yves LE COADOU, du groupe de Résistance de Valognes, arrêté par la *Gestapo*, et qui a pu s'échapper de la prison de Saint-Lô détruite par le bombardement de la nuit du 6 au 7 juin 1944. Il est porteur d'une carte d'état-major où sont indiqués les emplacements des batteries allemandes et se joint au groupe.

A 2 heures du matin, le 23 juin, SOHIER réveille ses hôtes clandestins et les met en direction du rivage. Après une heure de marche dans les mielles, ils atteignent la côte et attendent, couchés sur la dune littorale, que la mer soit assez basse. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils marchent parallèlement à la dune. Pour passer devant les postes allemands, ils ne laissent émerger que la tête et les sacs contenant les documents enfermés dans des petits bidons à lait. Puis, quittant leur route, ils piquent au nord pour traverser l'estuaire de l'Ay, et arrivent sur la rive droite près de Saint-Germain-sur-Ay, au moment où le jour se lève. Les fugitifs sont recueillis par les Américains qui les avaient repérés grâce aux fusées éclairantes lancées par les Allemands.

D'abord transférés au C.I.C. (contre-espionnage militaire américain) de La Haye-du-Puits, les Résistants sont rapidement conduits, grâce à leur connaissance des mots de passe, à Saint-Sauveur-le-Vicomte à l'état-major du Corps d'Armée puis à l'Abbaye de Blanchelande, où est installé le poste de commandement général, pour la prise en compte immédiate de certains des renseignements avant le déclenchement de l'*Operation Cobra* le lendemain 24 juillet.

Pendant ce temps, le château de Pirou est réquisitionné par la *Wehrmacht* qui y installe une batterie anti-aérienne de 4 canons de 20 mm dont nous avons retrouvé les douilles dans les remblais de la tourelle flanquant l'ancien donjon.

Le château est racheté en 1966 par l'Abbé Marcel Lelégard, d'une famille de Périers, Conservateur des Antiquités et Objets d'Art du Département de la Manche et restaurateur de l'Abbaye de La Lucerne. Le chantier de bénévoles démarre immédiatement, d'abord sous la direction de Gérard Ducoeur, puis de Jean-Claude Vernon, et enfin de Danièle Memet. Le château de Pirou, inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1968, appartient aujourd'hui à la Fondation Abbaye de la Lucerne.

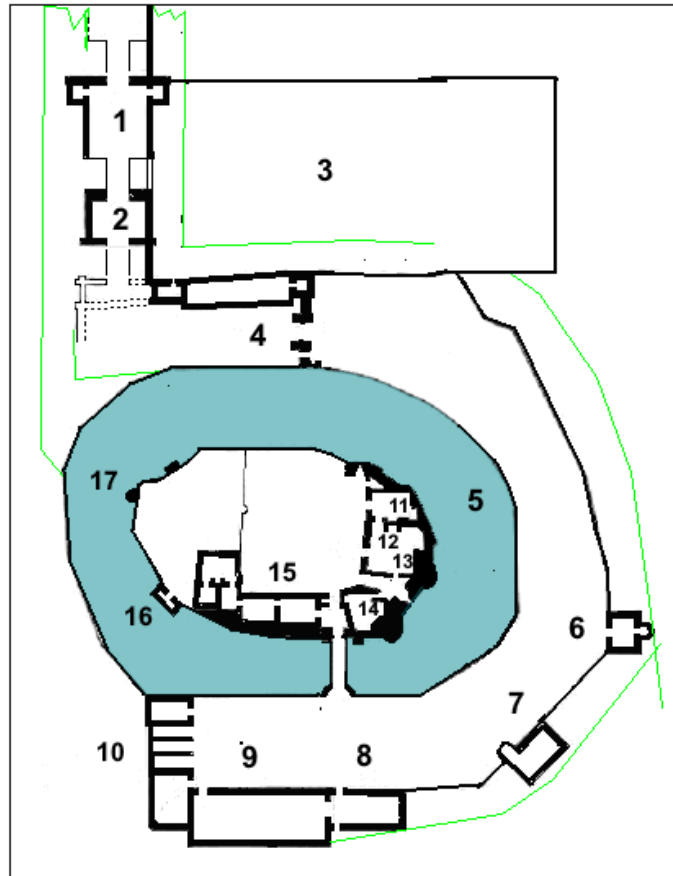


Armes de l'Abbé Marcel Lelégard :
d'or à la fasce en bande de gueules, parti de l'un en l'autre.

Toute restauration est un choix, surtout avec un ensemble aussi complexe et peu étudié qu'est le château de Pirou. On peut contester le bien-fondé de certaines restaurations, ou relever des erreurs, mais l'essentiel est que les bâtiments soient sauvés et puissent avoir une nouvelle vie.

Le château, restauré, doit accueillir une exposition permanente consacrée à la vie rurale de notre Département, et un pressoir de longue étreinte a déjà pris place dans la Basse-cour. Mais Pirou sera aussi un mémorial de l'exploit des Normands du Cotentin dans leurs aventures méditerranéenne. Une saga illustrée dans la Salle des Plaidés du château par la *Tèle du Conquest*, brodée par Thérèse Ozenne à l'instar de celle de Bayeux pour la conquête de l'Angleterre six ans auparavant. Une saga qu'il convient de narrer aux jeunes générations. La création du Royaume Siculo-Normand qui est au carrefour des trois univers fermés que sont l'Occident chrétien, l'Orient musulman et l'Empire byzantin, et dont nos anciens ont tiré un extraordinaire syncrétisme.

Mais ceci est une autre histoire ...



**Le château de Pirou à l'aube du 21^{ème} siècle.
Un mélange de fortification, de résidence seigneuriale et d'exploitation agricole.**

- | | |
|-----------------------|-------------------------------------|
| 1 – 2 – portes | 10 - commons |
| 3 – enclos | 11 – ancienne forge |
| 4 – barbacanes | 12 – cuisine (en bas) |
| 5 – fossé | 13 – salle à manger (en haut) |
| 6 – boulangerie | 14 - salle des gardes |
| 7 – pressoir | 15 – Neuf logis |
| 8 – chapelle | 16 – tour du 17 ^e siècle |
| 9 – salle des Plaidis | 17 – tourelle des latrines |



Les Vikings à Pirou sur la tapisserie de Thérèse Ozenne

Généalogie des Seigneurs de Pirou

Sgr seigneur [1370] vivant en 1370 { } peu probable av. avant ap. après
= mariage =1 premier mariage =2 second mariage † date de mort

[1] Guillaume de Pirou, Sgr de Pirou [1066]

[2] Guillaume de Pirou, Sgr décimateur et patron de Pirou [1106]

[3] Guillaume de Pirou, Sgr décimateur et patron de Pirou [av.1116] puis Sgr de Pirou ; le même que [2]

[4] Richard de Pirou, Sgr de Pirou [av. 1116] fils ou frère du précédent, d'où 4 frères fondateurs du Prieuré-cure de Pirou :

- Raoul de Pirou [1116]
- Godefroy de Pirou [1116]
- Roger de Pirou [1116]
- Étienne de Pirou [1116]

[5] Guillaume de Pirou, Sgr de Pirou (†1120); le même que [2] ?

[6] Guillaume de Pirou, Chancelier de Normandie [1149]

[7] Guillaume de Pirou Sgr de Pirou et de Tracy [ap. 1205]

[8] Robert de Pirou, Sgr de Pirou [ap. 1205 – † av. 1271]

[8bis] Guillaume de Pirou, Templier [13ème s.]

[9] Roger de Pirou [1271], d'où :

[10] Richard de Pirou [1272], d'où :

- Jean de Pirou, qui suit [11]

[11] Jean de Pirou, Sgr de Pirou [1294]

[11bis] Eustache de Pirou, Sgr de Montpinchon et de Cerisy [1304]

[12] Eustache de Pirou, Sgr de Pirou (†av.1327) d'où :

- Luce de Pirou, qui suit [13]

[13] Luce de Pirou, Dame de Pirou

=(1319) Robert de La Haye, Baron de Néhou, d'où :

- Guillaume de La Haye, qui suit [14]

[14] Guillaume de La Haye, Sgr de Pirou, Baron puis Sgr (1366) de Néhou, †ap.1373-av.1380, d'où :

- Philippot de La Haye, qui suit [15]
- Jeanne de La Haye = Guillaume de La Luzerne, d'où :
 - Jacqueline de La Luzerne, qui suit [17]

[15] Philippot de La Haye, Sgr de Pirou, de Montbray et d'Esclandes [1380, †av.1395]

= Isabelle d'O, d'où :

- Jacquemine de La Haye, qui suit [16]

[16] Jacquemine de La Haye, Dame de Pirou et de) Montbray [1398] † entre 1406 et 1418.

=¹ Fouques du Merle, Chevalier, Sgr de Pirou (du chef de sa femme), Boisbreton et Marcilly, d'où :

- **Fouquet du Merle, dit *Pirou***, Archer à cheval [1423] SP

{=² Colin Pesnel SP}

[17] Jacqueline de La Luzerne, Dame de Pirou (par héritage de sa cousine Jacquemine de la Haye av.1418)

= Jean I du Bois, dit "*le Gascoing*", Sgr de l'Épinay-Tesson, d'où :

Thomas I du Bois, qui suit [18]

[18] Thomas I du Bois, Sgr de Pirou et de l'Espinay-le-Tesson [1418, 1423], d'où :

- Thomas II du Bois, qui suit [20]

[19] Robert de Fresville, Chevalier, Capitaine du château de Saint-Sauveur-le-Vicomte (1418), Sgr de Pirou pour le Roi d'Angleterre Henry V (1419)

=Jacquette de La Haye

[20] Thomas II du Bois, Sgr de Pirou (1449) et de l'Épinay-Tesson, Chambellan du Roi de France Charles VII (1448)

=¹ Gervaise de Beaumont, d'où :

- Jean II du Bois, qui suit [21]
- Thomas III du Bois ; Sgr de L'Épinay-Tesson, d'où postérité = [25]

=² (1449) Marie de Vierville, fille de Philippe de Vierville, Sgr de Creully et de Marie de Montauban, SP

=³ Marie de La Chapelle, SP

[21] Jean II du Bois, Sgr de Pirou, Chambellan du Roi de France Louis XI [1474]

= Jeanne de Colombières, Dame de la Haye-du-Puits d'où :

- Jean III du Bois, qui suit [22]

[22] Jean III du Bois, Sgr de Pirou [av.1538]

= Jeanne Carbonnel, Dame de Cérences, Heugueville et Dangy, dont :

- Jacques du Bois, qui suit [23]

[23] Jacques du Bois, Chevalier, Sgr de Pirou, Cérences, Heugueville et Dangy [1538, 1576]

= Jeanne de Cambernon, Dame de Montpinchon, d'où :

- Gilles du Bois, qui suit [24]

[24] Gilles du Bois, Comte de Pirou, Sgr de Pirou, Cérences, Heugueville, Dangy et Montpinchon (†av.1609)

= Catherine de Gourfaleur, d'où :

- Louise du Bois, qui suit [25]

[25] Louise du Bois, Dame de Pirou, Cérences, Heugueville, Dangy et Montpinchon (†1650)

= (1609) Charles du Bois (cousin au 4^{ème} degré), Sgr de L'Épinay-Tesson, d'où :

- Claude du Bois, qui suit [26]
- Marie du Bois, qui suit [27]

[26] Claude du Bois, Dame de Pirou et de L'Épinay-Tesson, Marquise douairière de Brécey en 1648 (†1662)

= (1640) Gabriel de Vassy, Marquis de Brécey (†1648), d'où :

- **Claude I^{er} de Vassy**, qui suit [28]

[27] Marie du Bois, Dame de Pirou pour partie [1669]

= (1648) Philippe de Bouillé, Comte de Créances [1669-†av.1674], d'où :

- Louise-Marguerite de Bouillé, Dame pour partie de Pirou (†1702) = Alexandre de Longaunay, Comte du Fresne, Marquis de Dampierre, SP
- Anne-Marguerite de Bouillé, Dame pour partie de Pirou jusqu'en 1730 (†1731) = Jacques-Philippe de Girard, Marquis de Charnacé

[28] Claude I^{er} de Vassy, Sgr pour partie de Pirou et Marquis de Brécey

= Louise du Bois, d'où :

Claude II de Vassy, qui suit [29]

[29] Claude II de Vassy, Sgr de Pirou et Marquis de Brécey, Sgr et patron de Celland et de l'Épinay-Tesson (†1704)

= (1681) Marie-Angélique de Motteville (fille de Georges, Sgr de Motteville, Premier Président de la Cour des Comptes de Normandie, et d'Anne de Montecler), d'où :

- François-Marie de Vassy, qui suit [30]

[30] François-Marie de Vassy (dit *le Marquis de Pirou*), Sgr de Pirou, Marquis de Brécey, Comte (1767) de Créances (†1770)

= (1708) Hélène-Pélagie de Géraldin (fille de Nicolas de Géraldin et d'Anne Mallebrack), d'où :

- Bruno-Emmanuel-Marie-Esprit de Vassy, qui suit [31]

[31] Bruno-Emmanuel-Marie-Esprit de Vassy, co-Sgr de Pirou et Marquis de Brécey (1717-†1779)

= (1738) Suzanne-Jeanne-Françoise de Vassy, sa cousine (fille de Jean de Vassy, Marquis de la Forest), SP

[32] Claude-Alexandre-Marie de Vassy (dit Alexandre de Vassy), co-seigneur de Pirou (de 1770 à 1779), Sgr de Pirou (de à 1791), Comte de Créances (jusqu'en 1783) et Sgr d'Anneville. Vente de Pirou et Anneville à Charles-Louis Huguet de Sémonville le 30 janvier 1791.

[33] Charles-Louis Huguet de Sémonville, Sgr de Pirou et d'Anneville-sur-Mer de 1791 à 1793 (1759-†1839)

= Angélique-Aimée de Rostaing (1756-†1842), veuve du Comte de Montholon, SP

Vente du château et de la ferme de Pirou en 1833 à Jean-Jacques Quesnel-Morinière (1765-1852)

[34] Jean-Jacques Quesnel-Morinière (1765-†1852). Le château de Pirou passe par héritage à Georges Michel d'Annville.

[35] Vicomte Georges Michel d'Annville

= Lokoma, fille adoptive du Comte Léon Amelot de Chaillou, d'où postérité.

Vente du château de Pirou à Sohier, cultivateur

[36] Sohier

Vente du château de Pirou, sans la ferme, à l'Abbé Marcel Lelégard, en 1966.

[37] Abbé Marcel Lelégard (1925-1995). Don du château à la Fondation Abbaye de La Lucerne.

Epilogue :

Et si on donnait un nom aux portes et tours du château ?

L'existant :

- Les Bergeries
- La Boulangerie
- La Basse-Cour
- Le Pressoir
- La Chapelle St-Laurent
- La Salle des Plaidis
- Les Charretteries
- La Haute-Cour
- Le Château-Vieux
- La Salle des Gardes
- La Salle des Coquillages
- Le Château-Neuf

Propositions :

- Tour Falstolf (tour –porche avant la barbacane)
- Bastion de l'Abbé
- La Guette ou Tour d'Alarme ou Tour de la Cloche
- Tour Rompue (2^{ème} tour)
- Tour Poulaine (ex-latrines du donjon)
- Tour des Anguilles ou Tour Serpent ou Tour Serpentine (ex-latrines quadriplaces)

GLOSSAIRE :

Barbacane : espace fortifié devant une porte de château, souvent suffisamment vaste pour y masser des troupes pour une sortie ou une contre-attaque.

Barbette (tir en barbette) : le canon tire au-dessus du parapet et peut donc être pointé dans bien des directions. S'oppose au tir en embrasure, dont le pointage prédéterminé est très restreint.

Contrescarpe : mur bordant la rive extérieure d'un fossé et faisant face à l'escarpe.

Courtine : signifie "rideau en grec, latin et vieux français (d'où l'anglais "curtains"). En architecture militaire, c'est un mur d'enceinte. C'est aussi une portion d'enceinte entre deux tours ou deux bastions. Ne pas confondre avec rempart.

Crapaudine : ici, support d'un tourillon de pont-levis.

Créneau : partie vide d'un crénelage, entre deux merlons.

Escarpe : mur bordé par un fossé, et qui fait face à la contrescarpe.

Haha : fossé intérieur, dissimulé derrière une porte. On franchit la porte et on tombe dans le fossé ...

Hast : les armes d'hast sont munies d'une hampe (lance, pique, vouge, hallebarde ...).

Haubert : cotte de maille couvrant le corps du chevalier, des genoux à la capuche recouvrant la tête.

Lice : espace dégagé entre deux enceintes fortifiées. C'est le lieu idéal pour s'entraîner ou faire un combat amical (une joute) : d'un nouveau concurrent qui se présente, on dit qu'il "entre en lice".

Noble (contraire : "ignoble") : synonyme de notable. La noblesse s'est formée en caste au cours du Moyen Âge, mais reste accessible, sous certaines conditions, aux non-nobles (les roturiers). Au Moyen Âge, on distinguait les nobles (marqués dans les listes fiscales par "*nob*" pour *nobilitas*, noble) des non-nobles qui se prétendant nobles (marqués "*snob*" pour *sine nobilitas*, sans noblesse).

Merlon : partie pleine d'un crénelage, entre deux créneaux.

Ponceau : petit pont.

Poterne : petite porte secondaire.

Rempart : fortification faite soit d'un mur précédé d'un talus de terre, soit d'un mur retenant une masse de terre. Ne pas confondre avec courtine.

Shell-keep : château de plan circulaire, en principe sans tours ni tourelles, et doté d'une petite cour centrale. Le shell-keep est parfois considéré comme un château-donjon.

Trait (arme de trait) : arme servant à envoyer un projectile (arc, arbalète, fronde ...)